


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY





LES GRANDES HEURES DE RIBEAUPIERRE

PAR

JEAN VARIOT





PARIS
SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE





15h

LES GRANDES HEURES

DE

RIBEAUPIERRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LA TRÈS VÉRIDIQUE HISTOIRE DE DEUX GREDINS (épuisé).

LES HASARDS DE LA GUERRE (Georges Crès et Cie).

SAINTE ODILE, PATRONNE D'ALSACE (S. L. F.).

ESSAIS :

L'ŒUVRE D'ÉLÉMIR BOURGES (Mercure de France).

NOTES SUR L'OPTIMISME EN POLITIQUE (Lethielleux).

PETITS ÉCRITS DE 1915 (Georges Crès et Cie).

LA CROIX DES CARMES (Berger-Levrault).

LÉGENDES RELIGIEUSES D'ALSACE (Librairie de l'Art catholique).

POUR PARAITRE :

L'EFFIGIE DE CÉSAR.

LE SANG DES AUTRES.

LES LÉGENDES DE L'ALSACE.

JEAN VARIOT

LES GRANDES HEURES
DE
RIBEAUPIERRE

ÉVOCATION DRAMATIQUE
ORNÉE DE DESSINS GRAVÉS SUR PIERRE
PAR
ANDRÉ HOFER



PARIS
SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE
10, RUE DE L'ODÉON, 10

1919

Deuxième mille.



IL A ÉTÉ TIRÉ SOIXANTE EXEMPLAIRES ORNÉS DE DESSINS GRAVÉS SUR PIERRE PAR ANDRÉ HOFER, SAVOIR : UN EXEMPLAIRE SUR PAPIER DU JAPON (DE SHIDZUOKA) MARQUÉ I, AUQUEL EST JOINTE UNE SUITE DES DESSINS; CINQUANTE-NEUF EXEMPLAIRES SUR VÉLIN BLANC DE RIVES, CONTENANT ÉGALEMENT UNE SUITE DES DESSINS ET MARQUÉS DE 2 A 60.



EXEMPLAIRE NUMÉRO

1228





A LA MÉMOIRE DE

BOEHMER, BISCHOFF, BUREN

SUISSES

QUI, LE 23 SEPTEMBRE 1870
SE PRÉSENTÈRENT DEVANT STRASBOURG ASSIÉGÉE; OBTINRENT DU GÉNÉRAL BADOIS WERDER QUI BOMBARDAIT LA CATHÉDRALE, LES HOPITAUX, LES MONUMENTS PUBLICS, TOUS LES QUARTIERS DE LA VILLE, UNE TRÊVE DE PLUSIEURS HEURES FIRENT SORTIR LES MALADES, LES VIEILLARDS, LES FEMMES ET LES ENFANTS; TENANT AINSI LE SERMENT PRÊTÉ PAR LEURS AIEUX, LES GENS DE ZURICH, QUI ARRIVÈRENT PAR LE RHIN DANS UNE NEF, EN 1516, PORTANT UNE SOUPIÈRE REMPLIE D'UNE BOUILLIE ENCORE CHAUDE
SERMENT DONT VOICI LES TERMES
" SI JAMAIS, CE QU'A DIEU NE PLAISE, STRASBOURG ÉTAIT DANS LA DÉTRESSE, ELLE A DES AMIS QUI VOLERAIENT A SON SECOURS DEVANT QU'UN PLAT DE MIL AIT TEMPS DE REFROIDIR "





SCEAU ÉQUESTRE
DES SIRES DE RIBEAU-
PIERRE, DOCUMENT DU
19 AOUT 1298, RELEVÉ ET DES-
SINÉ PAR MONSIEUR ANDRÉ WALTZ
CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE
ET DU MUSÉE DE COLMAR, LE 15 JUIN 1914.



LES GRANDES HEURES DE RIBEAUPIERRE

Si tu as bien fait, regarde au ciel. Si tu as mal fait, frappe ta poitrine avec des pierres, — et regarde encore au ciel.

(*Dicton alsacien.*)

Voici ce que racontaient les bas-reliefs qu'on voyait autour de la grande porte de Saint-Ulrich en Ribeaupierre, avant que ce château-fort eût été démantelé, par ordre du roi Louis XIV.

Il y avait d'abord, en commençant à gauche, un jeune homme armé qui s'entretenait avec un prieur vêtu d'un ample manteau, tels les moines pleurants des ducs de Bourgogne. Derrière eux, un valet, personnage grimaçant, menait deux chiens en laisse et semblait se gausser du religieux.

LE PRIEUR.

Mon cher fils... qu'il vous plaise d'écouter un vieillard...

RIBEAUPIERRE.

Mon bon père... Je ne suis guère patient !...

LE PRIEUR.

Je le sais. Toujours, vous êtes soit à crier contre vos gens, soit à préparer quelque trame mystérieuse, et votre

père commence de prendre ombrage... Croyez-moi, domptez votre violence, mon cher seigneur.

RIBEAUPIERRE.

Et vous, domptez votre penchant à faire le beau parleur !

LE PRIEUR.

Mon fils, est-ce donc en ces termes que vous parlez au serviteur de Dieu ?...

RIBEAUPIERRE.

Est-ce donc en ces termes que vous parlez au fils de votre maître ?

LE PRIEUR.

Comment se peut-il qu'un jeune homme ait en soi de tels bouillonnements d'humeur ?... Songez à régner plus tard ; c'est le plus difficile de tous les métiers.

RIBEAUPIERRE.

Holà, Prieur... arrêtez !

Si vous êtes en veine de faire un sermon, la valetaille du bourg est prête à vous écouter béatement. Mais moi, je n'admire pas votre éloquence. Si l'on vous envoie pour que vos onctueuses tirades soient le pavot, peut-être même la belladone de mes colères, apprenez, majestueux ambassadeur, que l'on nourrit un fol espoir et que ma volonté est plus forte que le désir d'autrui.

Allez, doux père, et laissez-moi partir !...

LE PRIEUR

Mon fils...

RIBEAUPIERRE.

Cessez de m'appeler *votre fils !* Croyez-vous qu'il soit agréable à moi, d'avoir toujours pendu à mes trousses le saint homme que vous êtes ?...

LE PRIEUR.

Monseigneur, l'esprit du mal serait-il en vous ?... Hélas! un jour, tout sera perdu...

RIBEAUPIERRE.

Alors, mon cher Prieur, j'irai demander votre secours et vos lumières...

LE PRIEUR.

Il sera trop tard... peut-être.

RIBEAUPIERRE.

Oh ! laissez-moi donc en paix avec moi-mê

(Il fit volte-face.)

LE PRIEUR.

Monseigneur, je ne puis vous comprendre...

(Le jeune homme revint sur ses pas.)

RIBEAUPIERRE.

Et moi, je comprends que depuis plus de vingt ans, vous m'ennuyez. Chaque jour, je vous le dis et rien ne vous décourage...

Vous êtes un homme admirable, et tout autre que moi se verrait attendri, quand vous baissez la tête sous l'orage.

LE PRIEUR.

Monseigneur, je pratique l'humilité.

RIBEAUPIERRE.

Ah ! voici venir mon valet de chiens, le charmant et distingué Olympius.

Approche, l'homme ! et dis-moi les événements du jour.

OLYMPIUS, *d'une voix pâteuse.*

Mon cher Prince... Mon digne Prieur... respectueusement je vous salue. Mais c'est surtout à mon cher Prince que je donne mes hommages. N'en prenez pas tristesse, mon digne Prieur, vous devez savoir que petitesse oblige, et que Ribeaupierre me peut en ce monde donner plus de bonheur que vous, qui n'avez pas en poche la plus chétive monnaie de cuivre...

RIBEAUPIERRE.

Je t'ai dit : Raconte-moi les événements du jour.

OLYMPIUS.

C'est on ne peut plus vrai. Excusez-moi, Monseigneur. En premier lieu, votre chienne basset est morte sur les trois heures de cette nuit en donnant la vie à certains petits monstres qui font mal à voir... Je les aurais tués, mais songeant qu'ils seraient une distraction pour mon cher Prince, je les ai laissés sur leur paille où ils forment un spectacle extraordinaire et désolant...

(Le Prieur fit mine de s'éloigner.)

RIBEAUPIERRE.

Continue, Olympius, mon cher ; et parle plus fort ! Le Prieur est un peu sourd et se plaint de ne pas bien t'entendre !

OLYMPIUS.

En deuxième lieu, la femme du marchand d'épices de la rue des Ménétriers a été trouvée en commerce particu-

lièrement rapproché avec le mari de la marchande de fruits conservés dans du sucre. On les a menés devant le juge impitoyable qui s'est gratté les cheveux du crâne à réfléchir durant plus d'une heure sur ce cas d'amour criminel, et qui ne sachant comment sortir d'une telle procédure, a envoyé les deux libertins faire, en attendant mieux, un petit séjour à la prison municipale, d'où s'échappent leurs cris et larmoiements. Et c'est là encore une grande désolation : bêtes et gens sont bien malheureux sur terre...

LE PRIEUR.

Adieu, Monseigneur.

RIBEAUPIERRE.

Non pas !... Vous resterez. *(Il le saisit au poignet.)* J'entends bien vos discours... Vous entendrez ceux d'Olympius !... Poursuis, mon cher.

OLYMPIUS.

En troisième lieu : Le paysan que vous avez si convenablement étrillé voilà trois jours passés, parce qu'il osait se plaindre et invoquer le ciel en voyant vos meutes traverser son champ et sa vigne, donne les marques d'une santé bien compromise... Oui, mon doux seigneur, il crache le sang et demande le prêtre ; sa mère en reste paralysée d'épouvante ; sa femme pleure et ses enfants aussi. Et ses compères avec leurs commères appellent à l'aide les quatre évangélistes !

RIBEAUPIERRE.

Ah ! Ah ! Olympius, combien je t'aime ! Tu es le seul à savoir me plaire !

LE PRIEUR.

Adieu, Monseigneur...

RIBEAUPIERRE.

Je ferai de toi mon conseiller intime...
Vous partez, Prieur ?
Cet homme a pourtant des façons que je trouve plaisantes... Il finit toujours ses phrases en harmonie...

OLYMPIUS.

Feue mon épouse partageait l'opinion de notre cher Prince. Elle disait : « Olympius, tu as le nez de travers, mais tu as la symétrie dans l'entendement... »

LE PRIEUR.

Adieu, Monseigneur...

(Tandis qu'il s'éloignait, Olympius le suivait des yeux et parlait très fort.)

C'était une femme de bien qui ne m'a pas donné d'enfants, ce dont je lui garderai une reconnaissance éternelle, et qui avait de l'admiration pour son époux, lequel à n'en point douter est un représentant de la bonne compagnie...
(A voix brève.)
Monseigneur, tout est prêt !

RIBEAUPIERRE.

Le vin est distribué ?

OLYMPIUS.

Oui, Monseigneur ! J'ai donné en prétexte que vous désiriez que l'on bût un peu pour le jour de votre vingtième année... Cent mesures aux veilleurs de ville ; cent mesures à la garde bourgeoise de la Tour des Bouchers... Rien n'est à craindre de la part de gens qui sont dans les fumées du vin. Ils ne pourront entendre la corne du guetteur, s'il vient à cet homme l'idée de sonner l'alarme...

RIBEAUPIERRE.

Qui est-il ?

OLYMPIUS.

Un lansquenet, dévoué à votre père...

RIBEAUPIERRE.

Dévoué à mon père ?

OLYMPIUS.

Ils furent ensemble à Damas...

RIBEAUPIERRE.

Naturellement, il soufflera dans sa trompe au premier signe de malheur ?...

OLYMPIUS.

Oui, Monseigneur.

RIBEAUPIERRE.

Alors, Olympius, tu feras ce que nous avons dit...

(Il fit le geste de prendre quelqu'un à la gorge.)

OLYMPIUS.

Oui, Monseigneur.

RIBEAUPIERRE.

Et les soldats ?

OLYMPIUS.

Depuis la relève des matines, ils se tiennent prêts.

RIBEAUPIERRE.

Quand mon père entrera, il y aura, la chose est sûre, une discussion amère entre lui et moi. Si, par hasard, il est d'humeur pacifique, ce matin, je mettrai du venin dans mes propos...

Qu'ils écoutent bien mes paroles...

OLYMPIUS.

Ils le feront, Monseigneur.

RIBEAUPIERRE.

Qu'ils ne bougent pas, avant que de m'avoir entendu dire :

« Mon père, que votre volonté soit faite... »

Dis-moi, Olympius...

OLYMPIUS.

Monseigneur ?

RIBEAUPIERRE.

C'est là un blasphème ; c'est ce qu'on dit dans *Pater Noster !...*

OLYMPIUS.

Ne vous inquiétez pas, Monseigneur, une parole est chose fugitive... et nos actes sont bien vite oubliés... Je vais aller parler aux soldats, une dernière fois.

(Il disparut derrière une courtine. On entendait sa voix assez peu distinctement.)

Vous avez compris ? Lorsque Monseigneur de Ribeaupierre le Jeune prononcera ceci : « Mon père, que votre volonté soit faite », vous agirez suivant les ordres que je vous ai donnés.

(Il y eut un silence, Olympius revint.)

OLYMPIUS.

Monseigneur, ils ont compris.

RIBEAUPIERRE.

Dis-leur aussi qu'il y aura pour chacun d'eux une pièce d'or et deux de bronze...

Et maintenant tout va bien... Nous n'avons plus qu'à attendre...

. . . .



On voyait ensuite le vieux Ribeaupierre assis près d'une fenêtre, et à ses côtés le prieur qui se tenait debout, et semblait vouloir le dissuader d'un projet téméraire.

LE PRIEUR.

Je ne crois pas, Monseigneur, qu'il soit prudent d'aller vers lui... Il n'est point de tempérament rassis et la colère habite continuellement son esprit.

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Sans doute. Mais n'est-ce pas mon devoir de tenter le plus difficile et de lui dire : « Malheur à celui par qui le scandale arrive. »

LE PRIEUR.

Monseigneur, il y a ce matin, dans Ribeaupierre, des signes bien étranges. En traversant les appartements, j'ai cru entendre des murmures et voir s'agiter les courtines.

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

C'était le vent qui pénètre par les chambres de nos demeures.

LE PRIEUR.

Il m'a semblé que le regard de votre fils annonçait le mal.

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

S'il est d'humeur farouche, n'est-ce point ma faute autant que la faute de la destinée ? Ses yeux s'ouvraient à peine sur sa deuxième année que déjà sa mère n'était plus. Et moi, j'étais un rude soldat toujours occupé à servir mon grand maître, ou à défendre mon bien. C'est à peine si j'avais le temps de prier, et il fut élevé par des servantes. Dès qu'il marcha, ses compagnons étaient des soldats. A l'âge où les enfants s'endorment près du souffle de leur mère, il était seul, ici, dans ces tristes murs... Parfois, quelque parente, venant sur mes domaines, lui apportait un jeu quelconque, mais il ne pouvait se complaire aux amusettes comme les autres enfants. Ses plaisirs étaient d'aller voir égorger les loups, en forêt, ou si quelques montreurs de bêtes, venus du Bosphore ou du pays des Huns, demandaient à entrer, de voir danser les ours au son du tambourin.

Alors me rappelant sa triste enfance, je lui pardonne à chaque minute.

LE PRIEUR.

Monseigneur, le Ciel vous approuvera.

Mais peut-être, pourrait-on, afin d'arrêter sa quasi-folie, le faire voyager ou encore l'envoyer à la plaine pour chasser les routiers...

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Oui... et la noblesse de son sang se réveillera dans les feux de l'action. A son âge, la tête est chaude... Je vais lui ordonner de se rendre à Colmar et de surveiller les routes de cette ville à Rouffach... Là, il fera montre de sa colère à des gens qui ne sont pas de paisibles campagnards. Il se trouvera face aux compagnons de la solitude, ces troupes que nous apercevons dans la plaine à la fin du jour, et qui passent en silence, la nuit, sous les murs du château.

LE PRIEUR.

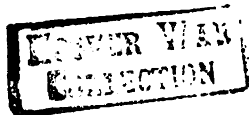
Il reviendra meilleur ; la dureté de la vie lui apprendra les nobles sentiments et peut-être, en regardant les flammes qui brûlent sur les tours, une fois le soir tombé, regrettera-t-il Ribeaupierre ?

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Il est dur pour le vieillard que je suis, de le voir partir à l'aventure...

Il est dur d'être juste avec ses enfants.

Je sens bien que je vais le sacrifier, à cause de son âme violente, et s'il était malade de son corps, je veillerais près de lui avec angoisse et douceur... Quel médecin n'irais-je pas chercher, dans quel pays lointain, malgré les fatigues de ma vieillesse, et quelle somme d'argent ne donnerais-je pas pour qu'il le calmât de ses maux !



Pauvres hommes, qui abandonnons les âmes si souvent.

Que ferais-je bien pour sauver Ribeaupierre ?

Prieur, rappelez-vous ce qu'il est dit d'Ettichus, duc d'Alsace, qui eut une fille qu'on appelait Odile ; et un jour, qu'il la voyait s'essayer à marcher, et heurter les objets, il comprit qu'elle était aveugle. Alors, dans la rage d'être père d'une infirme il commanda un lansquenet pour qu'il la tuât. Mais l'enfant avait des yeux si purs, elle tendait les bras avec tant de grâce, que le pauvre homme de guerre eut pitié d'elle ; et au lieu d'obéir, l'emmena dans la maison de ses parents.

Le prince batailla et s'enrichit ; puis il vieillit glorieux. Impotent, il attendit la mort. De sa terrasse, il regardait pendant de longues heures le pays de ses ancêtres ; il était seul, à présent ; sa femme morte, ses compagnons disparus. Mais un jour, il vit une belle jeune fille qui passait à cheval le long de la terrasse. Et un amer regret lui mordit le cœur ; il se souvint de la pauvre enfant qu'il avait cruellement abandonnée. Il pleura si fortement que tous

les gens du pays accoururent, croyant qu'il allait mourir. Mais la jeune fille s'approchant : « Ne pleurez plus, dit-elle. Je suis votre fille que vous aviez voulu faire tuer. Hier, une voix m'a parlé : « Ouvre tes yeux à la lumière « et va dire à ton père qui est seul et malheureux, que le « Ciel te rend à lui. »

Allons ! mon bon Prieur, il convient que je fasse mon devoir ; il convient de tout essayer pour le grand bien de Ribeaupierre.

LE PRIEUR, *dit alors à un valet.*

Annoncez que Monseigneur va descendre à la grande salle.



Le troisième bas-relief représentait la grande salle du château de Haut-Ribeaupierre. Olympius parlait à l'oreille du jeune Ribeaupierre.

OLYMPIUS.

Il ne va pas tarder à venir...

Présentement le Prieur gémit de son insuccès et sa déroute doit lui brouiller le cœur...

RIBEAUPIERRE.

Ah ! Olympius, ridicule Olympius ! Tu ne peux savoir quelle fièvre est la mienne, quel désir je porte en moi de commander en toute puissance sur mes terres, et celles des voisins, afin de me voir maître des forêts et de la montagne, des vallées comme de la plaine...

OLYMPIUS.

Le ridicule, mais utile Olympius, vous entend bien, Monseigneur. Il connaît la valeur de la propriété et de la monnaie sonnante.

RIBEAUPIERRE.

A la fin du jour, tout sera changé dans Ribeaupierre...

OLYMPIUS.

Vous avez su, Monseigneur, deviner mes talents et mérites. Vous avez su voir en moi un excellent homme !

Eh !... sais-je écouter aux portes ?...

RIBEAUPIERRE.

Certes !

OLYMPIUS.

Sais-je mentir ? Sais-je me composer une figure aimable quand je prépare la perte d'autrui ?

RIBEAUPIERRE.

A la perfection.

OLYMPIUS.

Sais-je cacher des soldats derrière une courtine ?...

RIBEAUPIERRE.

Ecoute, Olympius, il est temps peut-être encore de remettre à demain..

OLYMPIUS.

Hésitation ... Tu es la perte des hommes !

RIBEAUPIERRE.

Ecoute, Olympius, l'âge peut ce soir combler mes désirs secrets...

OLYMPIUS.

L'âge... oui, peut donner la mort à Ribeaupierre le vieux. Mais quoi ? Par ces temps de mal noir, la vie d'un homme est bien peu de chose et croyez-vous que le fer soit plus cruel que la peste ou la lèpre ?

Qu'allez-vous écouter, Monseigneur, les paroles profondes de votre conscience ?...

RIBEAUPIERRE.

Olympius, j'entends comme l'appel lointain d'une voix qui se taira bientôt...

OLYMPIUS.

Soyez fort, Monseigneur, et croyez que le départ de la vie n'est rien !

Savons-nous ce que demain nous réserve ?

Ah ! que les hommes prêtent à rire avec leurs craintes !

Quand vous chargez droit contre un danger, songez-

vous à la mort qui n'est pas si triste qu'on dit et qui nous est donnée, Monseigneur, comme la naissance. On ne s'en aperçoit pas !... Vous connaissez l'histoire :

« Cet homme de Marlenème qui certain soir allait à Marmoutiers... Au carrefour des quatre routes qui font une croix blanche sur la plaine, il aperçut un voyageur assis sur une borne, et qui frappait une faux à la manière des moissonneurs...

(Le valet entra et salua.)

LE VALET.

Monseigneur, qu'il vous plaise de m'écouter. Votre père entre ici à l'instant.

RIBEAUPIERRE.

Il est trop tard pour remettre. Le sort a décidé !

. . . .



Sur le quatrième bas-relief, il y avait le vieux Ribeaupierre, Olympius qui baisait le bas de son manteau, le Prieur et quelques écuyers. Le jeune Ribeaupierre évitait de regarder son père.

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Suis-je donc forcé de croire, Ribeaupierre, ce que l'on m'a rapporté ?

Les pères sont-ils donc aux ordres de leurs fils ?

RIBEAUPIERRE.

On a dû vous tromper, Monseigneur...

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Pourtant je dois venir jusqu'à vous, avec des paroles conciliantes. Mais, croyez-vous que ma vieillesse sera toujours une conseillère d'indulgence ?

RIBEAUPIERRE.

J'ai passé l'âge, Monseigneur respecté, des observations que l'on fait aux enfants...

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Et moi, j'ai passé l'âge où l'on peut espérer...

Pourtant, j'aurais voulu que mon fils se montrât capable d'être grand, et de régner... Est-il vrai que vous ayez tué un homme, hier, dans les champs ?

OLYMPIUS.

Mon maître, le jeune seigneur n'est pas coupable, laissez-moi vous le dire humblement.

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Que me parlez-vous, valet ? Sortez d'ici où n'est pas votre place ; allez parler aux bêtes à l'écurie, sinon à coups d'étrivières je vous ferai rougir la peau, tant et tant, qu'on entendra vos cris dans la vallée, comme chien écorché !

OLYMPIUS.

Excusez-moi, mon bon seigneur...

(Et il disparut.)

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Cet homme n'est-il pas votre plus intime ami ? Ne vous est-il pas, au monde, plus cher que tous ?

Vous saurez quels sont mes ordres !

RIBEAUPIERRE.

Monseigneur, je ne reconnais plus mon père indulgent...

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

J'ai tout lieu de croire que le démon du mal vous possède...

J'avais envoyé notre Prieur que voilà, pour éviter le présent colloque, mais vous avez répondu par l'insolence.

Oui, j'ai tout lieu de croire que vous êtes un tourmenté du vice !

RIBEAUPIERRE.

Quels sont donc vos désirs, Monseigneur ?

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Vous voulez dire mes ordres...

RIBEAUPIERRE.

Pardonnez-moi...

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Mes ordres disent ceci :
Vous allez partir au service de nous, Landvogt, et policer les routes qui se croisent à Colmar.

RIBEAUPIERRE.

Est-ce manière d'apprendre à gouverner ?

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

C'est là ma décision !

RIBEAUPIERRE.

Mon père, comment serait-il possible que je vous obéisse !

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Est-ce mon sang qui coule dans vos veines ? Hélas ! un bâtard serait plus digne de moi ! Quel maléfice pesait sur mon toit, le jour que vous êtes né ?

LE PRIEUR.

Mon bon seigneur, songez à rester calme...

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Je songe qu'il obéit à de malignes tentations !...

LE PRIEUR.

Mon bon seigneur, brisez là...

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Non ! il obéira !

RIBEAUPIERRE.

Mon père, je n'obéirai pas !... Je n'obéirai pas, parce que ma place est dans mon burg qui domine mes terres ! Qu'irai-je risquer ma vie pour un maître, si je suis un maître moi-même ?...

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Quel est donc l'étranger qui parle en ma présence ?

RIBEAUPIERRE.

C'est Ribeaupierre, mon vénéré seigneur.

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Non, par le Ciel ! Par les pierres que je foule, par le vent qui traverse les forêts sombres et vient frapper nos murs ! C'est quelque inconnu des routes, sans gîte et sans honneur ! C'est quelque couard qui tient à sa peau et qui claque des dents à l'idée de voir les batailles ! Ou un sournois, un histrion qui parade et qui fait le beau parleur ! Mais ce n'est pas Ribeaupierre qui est là devant moi dans son armure de cuivre. C'est quelque ombre de celui qui était mon espérance, autrefois ; c'est quelque vain mirage de celui que je voyais dans mes rêves, à cheval, et derrière lui, les piques hautes et les enseignes claquant à l'air, la masse innombrable des gens armés de Ribeaupierre !...

RIBEAUPIERRE.

J'ai grand désir de régner...

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Dites plutôt que ma vie vous paraît trop longue.

RIBEAUPIERRE.

J'ai grand désir de régner...

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

L'entendez-vous ?... L'entendez-vous dire : « Mon père que n êtes-vous dans la crypte humide aux côtés de ma mère ? »

LE PRIEUR.

Venez, mon bon seigneur...

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Non pas, il importe que je reste ici...

O Ribeaupierre, n'es-tu plus mon fils ? Dois-je me sentir si seul au terme de la vie ?

N'as-tu donc pas pitié du vieil homme aux mains qui tremblent ? Autrefois, Ribeaupierre, j'ai été fort ; j'ai été droit, comme les grands chênes des carrefours de forêts !

Mais regarde à présent... Puis-je tendre vers toi mes bras sans fatigue ?...

Vois, je n'ordonne plus, je demande, je supplie...

Regarde celui qui n'a jamais craint ni le fer, ni le feu, mais qui sait la faiblesse des hommes... Ecoute-moi !... Ne détourne pas la tête...

(Il y eut un silence.)

. . . .

Te rappelles-tu, aux Pâques de ta jeunesse, quand nous allions sur les chemins de Sainte-Marie ? Les cloches sonnaient, Ribeaupierre, et tout petit sur ton grand cheval, de l'aurore à l'heure de nones, tu passais sur les routes du Comté, et tous admiraient leur seigneur de l'avenir !...

Toutes choses viennent en leur temps : l'air que je respire se fait rare autour de moi...

Quel silence, mon pauvre fils... Quel silence est le tien...

. . . .

O mort, qui apaise tout sur la terre, quand viendras-tu vers moi ?

LE PRIEUR.

Monseigneur, vos appels vont déplaire à Dieu !

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Mort, viens tuer mon corps et ma douleur !...

RIBEAUPIERRE.

Mon père, que votre volonté soit faite !

. . . .

(Alors, on voyait sur une autre pierre des soldats sortir de derrière la courtine. L'un d'eux transperçait le vieux Ribeaupierre qui levait les bras dans une attitude de supplication.)

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Ah ! traîtrise... Comme il a bien su m'obéir.

(Et il était tombé sur les genoux.)

LE PRIEUR.

Dieu ! ayez pitié de nous !

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

La délivrance arrive, la vie m'échappe !...

(Il se traînait à terre et le Prieur était agenouillé près de lui.)

LE PRIEUR.

Pardonnez-lui vite, mon vénéré seigneur, pour que son âme ne soit pas une errante jusqu'au jugement dernier !...

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

O mort affreuse donnée par le seul que j'aimais! ...

LE PRIEUR.

Pardonnez-lui...

LE VIEUX RIBEAUPIERRE.

Oui... Oui... Mais j'ai peine à trouver les mots !...
Seigneur... je pardonne à mon fils Ribeaupierre et je

vous supplie de sauver son âme comme je vous supplie de sauver la mienne...

(Puis, il resta immobile.)

LE PRIEUR.

Ego te absolvo...

(La nuit tomba. Un soldat s'approcha, se baissa et plaça la main sur le cœur du mort. Puis, il le recouvrit de son manteau et revint près de Ribeaupierre qu'il salua l'épée basse, disant :)

Monseigneur... votre père est décédé...

(La nuit enveloppa toutes choses. On entendit la trompe d'alarme. Ribeaupierre frissonna et murmura :)

Olympius n'a pas obéi...

(La trompe s'arrêta.)

Si fait... c'est un bon serviteur.

(Les trompettes de Ribeauvillé répondirent et l'Angelus de midi commença de sonner.)

Ciel ! Pourquoi l'alarme dans la ville...
Et pourquoi la nuit quand midi sonne ?...

LES SOLDATS.

Oui... pourquoi la nuit ?...

OLYMPIUS *entra en criant.*

Monseigneur !... J'ai étranglé l'homme de garde ! Il a deviné la mort de son maître et soufflé comme un damné !

RIBEAUPIERRE.

Tais-toi, Olympius, l'ombre nous entoure.

OLYMPIUS.

Le ciel est sans doute chargé d'orage !...

LE PRIEUR.

Non, car le soleil luit dans la plaine, mais le parricide n'a pas droit à la lumière.

OLYMPIUS *voulut s'élancer.*

Prieur... le temps des discours est bien fini !...

RIBEAUPIERRE.

Arrête, Olympius...

. . . .

(Il s'agenouilla et passa fébrilement la main sur le corps de son père ; sa voix était étouffée.)

Père !... Père !... Réveillez-vous... C'est Ribeaupierre qui vous parle... Ribeaupierre, votre fils.

Ecoutez-moi, grand maître des forêts et des montagnes, des vallées comme de la plaine... écoutez-moi... parlez et commandez...

(Mais jamais les plaintes ni les regrets n'ont réveillé un mort. Ribeaupierre Il se releva lentement. On le voyait alors, seul, frappant sa poitrine de ses poings.)

Hélas !... Hélas !... Je suis maudit... oui, maudit...



La grande salle du château de Haut-Ribeaupierre.

C'était la nuit complète. Au fond, le corps du vieux Ribeaupierre recouvert de son manteau. A la tête deux hommes d'armes ; aux pieds, deux flambeaux.

A droite, Ribeaupierre était prostré sur un siège ; à gauche, un groupe de quelques soldats.

Et quand les personnages marchaient, on n'entendait pas le bruit de leurs pas.

UN SOLDAT.

C'est comme je te le dis, Yerri. On m'attendait chez moi pour la Fête-Dieu. On m'attendra longtemps...

YERRI.

Et moi, je devais prendre ma paye et mon départ, pour aller vivre tranquille dans une petite maison... J'attendrai aussi longtemps...

UN TROISIÈME.

Qu'est-ce qu'elle va dire, ma mère qui est à Turquem et qui raconte à tout le monde que son garçon est un militaire beau comme le jour, avec une armure qui brille ?

. . . .

On a mené une si dure vie en espérant que le temps viendrait d'avoir le calme.

Ah ! il est loin dans l'avenir le jour qu'on pourra s'asseoir, ou se coucher, ou prendre son repos comme des bons chrétiens !...

. . . .

Aussi, était-ce notre métier, à nous autres, de nous précipiter contre un homme désarmé, comme des voleurs de grands bois !..

LE PREMIER SOLDAT.

Oh !... L'argent de Ribeaupierre qui grille ma poche !...

YERRI.

Tout mon corps brûle sous mon armure... il me semble que je respire du soufre !...

UN AUTRE.

Moi, je l'ai frappé le premier, par derrière ; depuis j'ai la main séchée !

LE PREMIER SOLDAT.

Yerri, tes yeux luisent comme ceux des loups, quand ils vous poursuivent la nuit, par les chemins déserts !...

. . . .

On ne verra plus les belles routes sous le soleil, avec les champs et les vignes de chaque côté.

On ne traversera plus les beaux villages ; on ne dira plus bonjour à ceux qui regardent passer les soldats.

. . . .

Et c'est fini de la trompette qui fait marcher !

LE PREMIER.

On restera là, comme les corbeaux qui vivent des morts...

YERRI.

On restera là, sans se regarder...

LE TROISIÈME.

On restera là, comme les gardiens de notre crime...

. . . .

A brûler par la flamme éternelle.

LE PREMIER.

J'avais une médaille... elle est fondue à terre comme une larme de plomb.

UN AUTRE.

J'avais une croix... elle m'a traversé le cœur...

YERRI.

J'avais un livre des évangélistes... Sa cendre est dans ma gorge...

LE PREMIER.

Personne n'aura pitié de nous, jamais...

UN AUTRE.

Jusqu'à la ruine de Haut-Ribeaupierre, nous errerons dans le château...

YERRI.

Après la ruine de Haut-Ribeaupierre, nous errerons dans la forêt...

. . . .

RIBEAUPIERRE.

Olympius... qu'ont-ils donc à se parler bas ?

OLYMPIUS.

Ils pleurnichent, on ne sait pourquoi...

RIBEAUPIERRE.

Ne crois-tu pas qu'ils complotent quelque crime ?

OLYMPIUS.

Ne craignez pas... Ce sont de trop faibles âmes !

RIBEAUPIERRE.

Dis-leur qu'ils se taisent...

OLYMPIUS.

Hé... Hé... les soudards !... Tâchez qu'on ne vous entende plus !

LE PREMIER SOLDAT.

On parlait donc bien fort, Olympius ?

OLYMPIUS.

Oh !... Je ne sais pas... tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il ne veut plus vous entendre...

YERRI.

C'est bien !... Puisqu'il est notre maître on lui obéira.

LE TROISIÈME.

On lui a obéi pour plus grave que ça...

(Olympius revint vers Ribeaupierre.)

RIBEAUPIERRE.

Qu'ont-ils dit, Olympius ?

OLYMPIUS.

Ils ont dit que vous êtes leur maître et qu'ils vous obéiront.

RIBEAUPIERRE.

Pourquoi me regardes-tu ainsi ?...

OLYMPIUS.

Eh ! quoi ! Monseigneur, je vous regarde comme un affectueux serviteur.

RIBEAUPIERRE.

Non, tes yeux ont une lueur singulière...

OLYMPIUS.

Les vôtres aussi, Monseigneur...

RIBEAUPIERRE.

Que dis-tu, valet ?... Prends garde à tes paroles...

OLYMPIUS.

Je ne dis que la simple vérité.

(Ce disant, il tendit la main, toucha le gant de Ribeaupierre et eut un cri sourd.)

RIBEAUPIERRE.

Pourquoi gémis-tu ?

OLYMPIUS.

Monseigneur... Monseigneur... je me suis brûlé la main en touchant votre armure...

RIBEAUPIERRE.

Approchez tous ! Je vous le commande !

LE PREMIER SOLDAT.

Eh !... Tu entends ?

YERRI.

Et toi ?

UN AUTRE.

Oui.

RIBEAUPIERRE.

Vous hésitez ?... Mes beaux enfants, prenez garde à vous...

LE PREMIER.

Nous sommes à vos ordres, Monseigneur.
(Et ils entourèrent Ribeaupierre.)

RIBEAUPIERRE.

Approche, toi, garçon... place ta main dans mon gant...

(Le premier soldat obéit et tenta de retirer sa main.)

Pourquoi veux-tu t'en aller ?... Pourquoi cries-tu, comme Olympius ?... Réponds !...

LE PREMIER SOLDAT.

Grâce, Monseigneur !... Vos doigts sont des charbons ardents !...

RIBEAUPIERRE.

Comme les tiens, misérables !... Crois-tu que je ne me brûle pas à toi, comme tu te brûles à moi ?...

Qu'avez-vous tous à murmurer des phrases secrètes ?

Nous sommes ici dans la même ombre. Vous me devez fidélité, et si quelque ennemi ose venir jusqu'à moi, vous enfoncerez vos épées dans sa poitrine, jusqu'à la poignée!

Vous avez compris, garçons ?

(*Il lâcha et repoussa l'homme, qui chancela.*)

UN SOLDAT.

Et s'il est plus fort que nous, Monseigneur ?

RIBEAUPIERRE.

Es-tu en démence, toi ?...

LE SOLDAT.

Non ! mais depuis ce matin, j'ai la main alourdie...

YERRI.

S'il a en lui la force divine; s'il a une croix sur son épée; s'il porte au cou une médaille de la grande sainte Odile qui prie sur sa montagne pour l'âme de son père barbare, quand nous serions cent fois cent mille, que pourrions-nous faire, Monseigneur, que pourrions-nous faire ?

RIBEAUPIERRE.

Ah !... Seriez-vous lâches, à présent ?

LES SOLDATS.

Non !... Non !... Non !...

RIBEAUPIERRE.

Vous ressentez le mal de la peur !

LE PREMIER SOLDAT.

On peut avoir du remords, sans craindre pour sa peau !...

RIBEAUPIERRE.

Vous m'appartenez !... Je vous ai payés !

LES SOLDATS, *criant :*

Ah ! nous le savons !...

RIBEAUPIERRE.

Et vous me défendrez !

LES SOLDATS.

Si nous pouvons !...

. . . .

(Soudain, une voix cria du dehors :)

Ouvrez !

RIBEAUPIERRE.

Qui appelle ?... Ecoutez !...

. . . .

LA VOIX.

Ouvrez !...

RIBEAUPIERRE.

Mettez vos épées en mains !... Qui peut venir si ce n'est le mal ?...

LE PREMIER SOLDAT.

Te sens-tu du courage ?

YERRI.

Et toi ?

UN AUTRE.

Bien peu !

LE PREMIER SOLDAT.

Je crois que j'aurais peur d'une ombre...

. . . .

Ou du bruit d'une feuille morte qui tombe...

. . . .

Ou d'un souffle du vent dans la cheminée...

OLYMPIUS.

Qui demande la porte, ici ?... Est-ce pour le bien ? Est-ce avec des intentions mauvaises ?

Qui demande la porte ?

(Mais nulle réponse ne se fit entendre. Personne ne respirait.)

. . . .

RIBEAUPIERRE.

Ce n'était peut-être qu'une illusion...

Parfois quand les bêtes crient, leur voix ressemble à celle des hommes !

LE PREMIER SOLDAT.

C'est quelque passant qui aura imploré pitié...

. . . .

Ou quelque écorcheur qui demandait asile...

. . . .

Ou un écho qui courait dans l'espace...

RIBEAUPIERRE.

Olympius... tu peux aller ouvrir la porte, à présent.

(L'homme prit son couteau, s'avança, hésita une seconde, puis ouvrit lentement.

Le Prieur apparut.

Ribeaupierre se leva et marcha au-devant de lui, qui le fixait dans les yeux.)

LE PRIEUR.

Monseigneur... vous rappelez-vous ce que vous m'avez dit quelques instants avant le crime ?...

Vous m'avez dit qu'un jour viendrait où vous me demanderiez mes lumières...

Je n'ai pas de lumières, Monseigneur ; je ne suis qu'un pauvre homme comme vous, et je ne puis savoir ce que demain me réserve : si je tomberai dans le mal, ou si je ferai mon salut...

RIBEAUPIERRE.

Venez-vous encore avec des paroles ? Rien qu'avec des paroles ?

Pouvez-vous seulement réchauffer le mort ? Pouvez-vous m'apporter une parcelle de tranquillité ?

LE PRIEUR.

Je ne viens qu'avec des paroles, mais écoutez-les, Monseigneur. Je vous le demande sur l'âme de celui-là qui dort à nos pieds... Ecoutez :

Il y a, dans le comté de Dabo, une chapelle expiatoire, élevée jadis par un chasseur lequel tua un cerf qui, sur sa tête portait une croix d'or. Là, parmi les ombres de la forêt, vont tous ceux dont la conscience brûle. La croix brille encore dans une clairière. Allez, Monseigneur de Ribeaupierre ; passez par les vallées, dont vous êtes le maître... passez par les villages qui sont vos dépendances... Traversez le grand pays de vos pères, et au hasard de votre route, regardez autour de vous ; interrogez qui vous croiserez ; les insouciants qui chantent par les chemins ; les voyageurs qui ne savent où dormir. Vous trouverez le mal chez ces pauvres errants, mais peut-être aussi rencontrerez-vous le bien : ceux qui n'ont qu'un bâton et qui s'en vont, soldats, mourir obscurément ; ceux qui vêtus de bure, creusent dans la terre leur tombe étroite ;

ceux qui donnent ce qu'ils ont : Les croyants, ceux qui espèrent, et les charitables.

Allez, Monseigneur, par le monde, et vous comprendrez...

RIBEAUPIERRE.

Et qui veillera sur lui, que j'ai tué ?
Puis-je le laisser tout seul et partir au hasard ?

LE PRIEUR.

Allez, Monseigneur... Je resterai là, puis le descendrai dans le tombeau des Ribeaupierre. C'est un travail pour lequel je n'ai pas besoin d'aide.

Et, plus tard, vous reviendrez ayant appris ce que vous devez apprendre...

RIBEAUPIERRE.

Oh ! pourquoi me parlez-vous avec douceur, qui suis moins qu'une triste créature dont la vie ne serait que fange et corruption ? Moi qu'un feu terrible consume de la tête aux pieds !... Moi qui ai tué pour une infime parcelle du vaste monde, pour un lambeau de terre, pour un étroit horizon qu'un monticule cache à ma vue !...

Que sont les biens et la puissance des Ribeaupierre ?... Au ciel brillent des étoiles ; et derrière ces étoiles, d'autres mondes inconnus...

LE PRIEUR.

... Quand vous aurez rencontré la Foi, l'Espérance et la Charité !...

RIBEAUPIERRE.

Hélas ! elles me fuiront !...

LE PRIEUR.

... Les trois grandes vertus, seuls biens des hommes.

. . . .

RIBEAUPIERRE.

Olympius... regarde dans Ribeauvillé... Est-ce le jour ? Est-ce la nuit ?

OLYMPIUS *obéit et dit :*

Le veilleur commence d'éteindre les torches aux coins des rues... Le soleil va monter.

RIBEAUPIERRE.

Tout est calme ?

OLYMPIUS.

Il y a déjà, Monseigneur, beaucoup de monde endimanché par les rues : C'est aujourd'hui l'Epiphanie · le cortège des Rois traversera la ville pour aller à l'église et ce soir montera ici, rendre hommage au vieux maître... que voilà.
(Et il montrait le corps.)

RIBEAUPIERRE.

Que diront-ils, quand ils sauront ! Peut-être, me voudront-ils mettre à mort ?...
(Aux soldats) :
Suivez-moi ! et ne me quittez pas des yeux... Adieu, Prieur...

LE PRIEUR.

A bientôt, Monseigneur...



LA CROIX DU DABO

(Un aveugle se tenait au pied du Calvaire.)

OLYMPIUS, *enveloppé d'un manteau, s'écria :*

L'homme ! Pouvez-vous me dire s'il y a un grand chemin à parcourir encore, jusqu'à la croix du Dabo.

L'AVEUGLE.

En quelques minutes, Monsieur, vous verrez l'enclos. Si vous le désirez, je vous conduirai...

OLYMPIUS.

La route est difficile ?

L'AVEUGLE.

Vous pourriez vous perdre. Les carrefours sont multiples, mais moi, quoique n'ayant plus mes yeux, je connais les moindres détours. Il y a quarante années, Monsieur, que je garde le calvaire et la chapelle.

(On entendit la fanfare de Ribeaupierre qui se rapprochait.)

Ecoutez !... L'air de chasse qui résonne dans la forêt... C'est Ribeaupierre qui vient. Êtes-vous à lui ?

OLYMPIUS.

Au petit jour, nous avons quitté le château et, sans perdre haleine, traversé tout le pays par les gorges.

(Ribeaupierre parut.)

L'AVEUGLE.

Mon bon seigneur, c'est vous ?...
J'ai reconnu la trompette de mon maître.

OLYMPIUS.

L'homme !... Monseigneur est pressé !...

L'AVEUGLE.

Beau valet, dis-lui que c'est moi, celui qu'il a sauvé sous Jérusalem et tu verras qu'il me tendra les mains. Les Sarrasins qui m'ont arraché les yeux, il les a étendus à ses pieds; comme le Samaritain, il m'a pris sur son cheval, il m'a emporté, il a fait soigner mes plaies ; et à présent je me tiens là, vivant de charité, à la grâce de Dieu !

RIBEAUPIERRE.

Qui est cet homme ?

OLYMPIUS.

C'est le pauvre de la croix du Dabo...

L'AVEUGLE.

Ne me reconnaissez-vous pas, mon maître ? Les années ont-elles effacé vos souvenirs ? Avez-vous oublié les jours de Palestine ?... Je touche votre vêtement. Je reconnais l'armure de Ribeaupierre, et sur votre poitrine, voici le lion farouche, toutes ses griffes dehors.

RIBEAUPIERRE.

Que veux-tu ?

L'AVEUGLE.

Rien... Rien que le bonheur passager de vous savoir près de moi, vous, mon chef, tout chargé de fer et d'or.

Au temps de ma jeunesse, quand je voyais le grand soleil qui brûle les blés, il était moins beau que Ribeaupierre, à mes yeux ! Alors, laissez-moi, une minute durant, toucher vos éperons et votre épée.

RIBEAUPIERRE.

Que puis-je pour toi, malheureux ?

L'AVEUGLE.

Dites-moi seulement que tous vous respectent et que vos armes sont les plus fortes. Comment va le jeune Ribeaupierre ?... Il y a quelque temps, je crois l'avoir entendu qui passait au loin et qui excitait ses chevaux...

Est-il fort comme vous étiez à son âge ?...

Est-il généreux et grand comme vous ?...

. . . .

Pourquoi ne répondez-vous pas ?...

Il est en point de courir le monde, à présent, mais peut-être voulez-vous le garder quelque temps encore ?...

. . . .

Quel silence avez-vous donc pour votre ancien soldat ?...

Dites, Monseigneur, dites pourquoi vous ne parlez pas au vieil homme, votre ami d'autrefois... J'étais le plus humble de vos compagnons d'armes, et nous étions comme des frères... Aujourd'hui, vous semblez ne pas m'entendre... Et pourtant, c'est vous qui êtes là, c'est Ribeaupierre !...

RIBEAUPIERRE.

Non, pauvre homme ! Ribeaupierre n'est plus. Il est couché, là-haut, sur les pavés de la grande salle ; c'est fini... Ribeaupierre n'est plus.

L'AVEUGLE.

Mais pourtant, c'est sa voix qui parle !...

RIBEAUPIERRE.

Vieillard aveugle, je suis le fils de ton maître.

L'AVEUGLE.

Et je ne vous verrai pas, jeune seigneur beau comme l'espérance !...

Il est mort celui que j'ai servi, mais son fils est là, et c'est toujours lui, c'est son manteau, c'est son épée. Oh ! maintenant, je puis mourir aussi : j'ai touché la jeune puissance qui commande sur les montagnes !...

RIBEAUPIERRE.

Vieillard, lâche-moi. Ta main est trop froide...

L'AVEUGLE.

Pardonnez-moi, Monseigneur, j'oubliais que la jeunesse redoute d'approcher ceux que la mort a déjà frôlés.

. . . .

Quand le mettra-t-on en terre ?...

RIBEAUPIERRE.

Bientôt... ce soir, peut-être.

L'AVEUGLE.

Est-il possible ?... Lui que j'ai vu devant Damas, avec sa grande croix rouge sur la poitrine ; lui qui chargeait contre les barbares, tant et tant, et en si grande gloire, et en si grande rage, et en si grande piété, criant : « Voyez, Seigneur, comme je vous sers ! » lui qui semblait voler à cheval au-dessus des têtes et des piques, et qui, la bataille finie, se tenait debout, talons réunis, et tourné vers les cadavres des Turcs, déployait à grands bras ouverts la

banderolle où on lisait *Credo*, est-il possible qu'il soit à terre, étendu mort !...

Nous avons vu du pays, ensemble. Quand j'étais fatigué de marcher, il me disait : « Monte sur ma selle. » Et quelquefois, il me demandait à boire, et quelquefois, je lui demandais une croûte de pain, parce que j'avais l'estomac creux. Il était mon seigneur et mon ami, mon chef, mon camarade, mon voisin dans le péril. Il commandait raide, alors on obéissait raide. Mais nous avons eu les mêmes misères et la même gloire. Il était le fils de celui qui commandait à mon père, le descendant de celui qui commandait à mes aïeux... Que Dieu ait son âme !...

A présent, il est à terre, étendu mort !

. . . .

Comment la chose s'est-elle passée ?

RIBEAUPIERRE.

Ah ! pourquoi m'interroges-tu ?... Si je te répondais, ton corps se figerait d'épouvante ; si je te répondais, tu t'éloignerais de moi en pleurant !

L'AVEUGLE.

Pourquoi donc avez-vous la voix qui tremble ?

RIBEAUPIERRE.

Je te dis : Ne m'interroge pas, mais toi, réponds : Est-il une eau sainte, ici, qui donne la paix ?...

L'AVEUGLE.

Non, Monseigneur...

RIBEAUPIERRE.

Qu'est-ce qu'on voit dans la Chapelle du Dabo ?

L'AVEUGLE.

Presque rien, Monseigneur. Elle est étroite et sombre, comme il convient pour un monument de regret. Sur

l'autel, il y a quelques chandeliers d'argent. Aux murs, sont peints des cerfs qui courent. Du plafond, pend une petite lampe, dont je dois changer l'huile, matin et soir.

Si vous le désirez, je vous ouvrirai la porte. Vous êtes venu, sans doute, prier pour le vieux maître ?...

RIBEAUPIERRE.

Et la Croix qu'on dit briller d'un éclat surnaturel ?

L'AVEUGLE.

C'est elle que vous voyez là, Monseigneur. A cette place, est tombé, percé d'une flèche, le cerf à la croix d'or, laquelle croix s'est incontinent dressée, et quand le chasseur repentant l'a voulu transporter dans la Chapelle, il n'a jamais pu l'arracher du sol.

RIBEAUPIERRE.

Elle est semblable à tous les calvaires qu'on salue le long des routes...

L'AVEUGLE.

Les uns disent comme vous; les autres disent, au contraire, que la lueur est aussi vive que la Voie-lactée durant l'Août.

Ce que les uns ne voient pas, d'autres le voient...

RIBEAUPIERRE.

Dis-moi, vieillard, comment vis-tu dans cette solitude ?

L'AVEUGLE.

J'habite une cabane de branchages ; je mange du vieux pain oublié par les pèlerins. Pendant les jours d'hiver, très peu viennent, si ce n'est ceux qui ont la conscience lourde ! Je les entends s'agenouiller et se frapper la poitrine en disant leurs oraisons. Puis, ils me laissent quelques menues pièces et me demandent des prières, et sou-

vent, quand ils sont partis, je trouve sur les dalles des épées ou des massues, instruments de leurs crimes, ou de somptueux manteaux qu'ils abandonnent par mépris de leurs richesses passées ; ou des gros d'or ; et parfois, je ramasse la chevelure soyeuse d'une fille folle de son corps. C'est une grande pitié, Monseigneur...

(Un silence.)

Aux jours d'été, quand passent les curieux et les voyageurs, je les fais descendre dans le souterrain des ex-votos, et je les guide par les sentiers ; je leur montre du doigt tout ce que je ne vois pas : les montagnes pressées les unes contre les autres, le château qui commande les vallées, et les grandes étendues aux quatre points cardinaux...

RIBEAUPIERRE.

— Si je te demandais de réciter pour moi dix mille *pater*, le ferais-tu ?

L'AVEUGLE.

Oui, Monseigneur, je le ferais.

RIBEAUPIERRE.

Ecoute, toi qui vis dans la nuit, toi dont les yeux sont deux larges trous de sang coagulé, toi qui souffres la mort sur terre et qui entends les pleurs de ceux qui vivent en désespoir, toi qui aurais pu, heureux et fier, passer tes jours, si le sort ne t'avait brisé, et qui ne te plains pas, mais qui prie,... toi, misérable et triste, si tu as combattu pour le bien, si tu as marché dans le sable brûlant pour conquérir Jérusalem, si vraiment tu as aimé Ribeaupierre le Vieux, aie pitié de son fils, pauvre frère, aie pitié de moi !...

L'AVEUGLE.

Quelles paroles d'amertume prononcez-vous là ?

RIBEAUPIERRE.

Je suis plus misérable et plus triste que toi... Ah ! si je pouvais prendre ton corps et tes plaies, et prendre aussi ton âme pure...

L'AVEUGLE.

Êtes-vous la proie de quelque démence ?

RIBEAUPIERRE.

Jure que tu ne me repousseras pas...

Jure que tu ne fuiras pas comme ils font tous avec horreur, celui qui par le crime commande sur les biens de ses pères !...

L'AVEUGLE.

Monseigneur, où êtes-vous ? Monseigneur !... Je vous heurte du pied ?... Vous êtes à genoux ?... Oh ! vous brûlez d'une fièvre implacable...

RIBEAUPIERRE.

C'est la fièvre des ardents !...

L'AVEUGLE.

Ne parlez plus, Monseigneur...

RIBEAUPIERRE.

C'est la fièvre des réprouvés !...

Si Ribeaupierre n'est plus, c'est que son fils l'a tué !...

L'AVEUGLE

Seigneur qui nous voyez, faudra-t-il que ce soit moi qui donne des paroles de paix à ce puissant du monde?... Est-ce donc à moi d'être charitable envers lui ?...

Non, je ne l'abandonnerai pas, quand tous voudraient nous lapider et nous brûler comme chiens.

J'ai tant souffert déjà que la mort ne me sera pas un mal, et puis-je l'abandonner, quand les remords le suivent ?

En souvenir de mon maître, je vous conduirai là où l'on saura vous parler.

Par quelle épée est-il mort ?

(Ribeaupierre se tourna vers les soldats.)

Qui a frappé le premier ?

UN SOLDAT.

C'est moi...

RIBEAUPIERRE.

Donne ton épée à l'homme !

LE SOLDAT.

J'ai les bras paralysés.

RIBEAUPIERRE.

Alors, laisse-moi faire.

(Il enleva l'épée du fourreau, la brisa et la posa sur le sol.)

Vous tous, faites de même.

(Les soldats s'approchèrent et obéirent.)

L'AVEUGLE.

Abandonnons ce fer ici... la boue de l'hiver le couvrira...

Je sais un couvent dont les moines ne me refusent jamais l'aumône : chaque fois que j'ai frappé à leur porte, ils m'ont ouvert, chaque fois, ils m'ont réchauffé, et chaque fois, consolé. Je leur dirai que je leur amène le malheur vivant.

Suivez-moi, Monseigneur...

Et appuyez-vous sur moi pour marcher, pauvre frère...

Ils partirent et descendirent un chemin qui les conduisit à la plaine. A un croisement de routes, l'aveugle hésita un instant, puis trouva sa direction. Olympius et les soldats suivaient à distance.



LE CHEMIN DES ANTONITES

RIBEAUPIERRE *s'arrêta et dit :*

O les rois vainqueurs, entourés de leurs servants et des hérauts !... Une musique triomphale accompagne leurs pas, et quand ils retournent chez eux, la guerre finie, la foule crie leur nom et allume sur les places des feux en signe de joie.

Mais moi, j'ai la main sur l'épaule du mendiant rencontré au pied d'un Calvaire ; un aveugle mène celui qui devait conduire tant d'hommes.

L'AVEUGLE.

Est-ce qu'il n'y a pas à longue distance des gens qui s'approchent ?

RIBEAUPIERRE.

Il n'y a que le ruban du chemin, droit en face de nous, comme une lance qui pointe en avant.

Pourtant, j'aperçois deux formes noires...

L'AVEUGLE.

Ce sont des routiers qui n'ont pas crainte du froid. Toute la nuit, ils iront encore, car nulle ville n'est près d'ici.

RIBEAUPIERRE.

Allons plus vite !... Il importe d'arriver, avant qu'il soit tard, au couvent dont tu parlais !...

(Ils se reprirent à marcher.)

L'AVEUGLE.

Monseigneur... j'entends le bruit des pas de ceux qui viennent à nous. Sont-ils déjà plus près ?

RIBEAUPIERRE.

Oui... Car eux aussi pressent le pas ; et ils tiennent des bâtons à la main.

L'AVEUGLE.

Ils ont dû se reposer au couvent. On leur a donné, pour s'asseoir, des escabeaux verts et ils ont mangé pendant qu'on leur lisait la *Multiplication des Pains.*

RIBEAUPIERRE.

Je crois qu'ils ont des robes et des grands chapeaux.

L'AVEUGLE.

Ils chantent, Monseigneur ; n'entendez-vous pas leurs cantiques ?

RIBEAUPIERRE.

J'entends la brise qui souffle; elle annonce la nuit qui tombe.

L'AVEUGLE.

Voyez-vous, à droite et à gauche, des bornes de pierre rouge ?... Nous n'avons plus grand chemin à parcourir pour être arrivés.

RIBEAUPIERRE.

Derrière un bois mort s'élève le clocher de la Chapelle.

L'AVEUGLE.

Dans un instant, nous sonnerons au portail : le frère tourier dont on entend sonner les clefs viendra nous ouvrir et dira : « Le Ciel vous garde ! » Puis l'on nous conduira près d'une haute cheminée où brûlent de grosses bûches.

RIBEAUPIERRE.

Si les deux voyageurs demandent qui nous sommes, que leur répondrons-nous ? Pourrai-je jamais leur dire que je suis Ribeaupierre ?

L'AVEUGLE.

Monseigneur, ceux qui errent comprennent mieux que quiconque le malheur chez autrui.

RIBEAUPIERRE.

Ils sont à portée de la voix... Oh ! cette croix blanche sur leur poitrine...

L'un des deux voyageurs cria :

Vous qui allez là d'où nous venons, pressez vos pas car bientôt les portes seront closes !

RIBEAUPIERRE.

Ne vous inquiétez pas de nous, qui cherchons ce que personne ne peut donner sur terre à son prochain ! Nous ne le trouverons ni aujourd'hui, ni demain, ni plus tard ! Jamais nous ne le trouverons !

L'autre voyageur s'approchant toujours :

Qu'est-ce que personne ne peut donner sur terre à son prochain ?

RIBEAUPIERRE.

La paix du cœur, ô vous qui marchez en chantant et qui semblez heureux ! Et pourtant, d'où venez-vous et où allez-vous, tous deux, sur cette route et à cette heure ?

LE PREMIER VOYAGEUR.

Mais qui êtes-vous donc vous-même avec ce cortège de soldats ?

(Ils se trouvèrent en présence les uns des autres.)

L'AVEUGLE.

Voyageurs, ne le lui demandez pas, au nom du Ciel et de la charité !

Regardez ses yeux. Ils ont pleuré sous la Croix du Dabo. Ils sont aussi rouges que la place des miens qui furent arrachés par le fer !

Mais il est d'un sang si chaud ; il est d'une race si noble, que son désespoir est plus affreux que celui des louveteaux, quand le chasseur a coupé les mamelles de leur mère tuée !...

Ne lui demandez plus rien, et laissez-le passer !

LE PREMIER VOYAGEUR.

Soudain, quels mystères êtes-vous sur notre route ?
Que pourrions-nous pour votre bien ?...
Répondez ?...

L'AVEUGLE.

Nous allons chez les Antonites, où est le calme.

L'AUTRE VOYAGEUR.

Et nous, nous allons rejoindre six cents hommes de Saverne qui partent contre les barbares. Ils n'avaient point de porteurs de croix, et il leur fallait aussi deux confesseurs, pour s'en aller en guerre. Alors on nous a envoyés vers eux. Nous ne reverrons jamais, peut-être, ce pays, ni la chapelle dont la cloche nous éveillait pour les prières, ni nos frères, ni personne en ce monde. Et il n'était sans doute pas utile à nous de creuser nos deux tombes au cimetière du couvent. Nous serons en tête durant le combat, tenant à deux mains nos croix comme étendards. Nous restions à prier, à chaque heure ; nous irons, parmi les fracas de la vie, au devant de la mort...

RIBEAUPIERRE.

Vous êtes heureux !... Et je comprends pourquoi vous chantiez !

LE PREMIER PÈLERIN.

C'était un cantique, Monsieur ; un cantique des Bretons, que nous avons entendu un jour, quand nous étions embarqués sur la mer, il y a déjà bien des années ; ils chantaient cela, sous la lune, assis en rond, à l'avant du bateau :

Jésus qu'il sera doux
De vivre auprès de vous...

Comme disent les gens simples, Monsieur, ce sera le bon temps.

RIBEAUPIERRE.

Vous êtes heureux... Vous avez la conscience légère !...

L'AUTRE.

Mon frère, pourquoi nous dites-vous cela ? Que savez-vous de notre conscience ? Qui peut, sous la voûte du Ciel, se vanter d'être libre de tout reproche ?

Vous êtes très jeune, quoique paraissant fléchir sous le poids d'années misérables. Ne comprenez-vous pas que nous avons pu agir dans notre vie aussi mal que beaucoup ? Seulement il y a quelque chose qui nous aide, quelque chose qui nous soutient, quelque chose qui est pour notre âme ce qu'est la petite lueur d'un phare, au milieu du brouillard, quand elle indique au navigateur que son salut est possible.

RIBEAUPIERRE.

Qu'est-ce que c'est... cette chose ?

LE PREMIER.

L'espérance.

RIBEAUPIERRE.

Ah ! quels regrets donnez-vous à celui que vous croisez au hasard de vos jours ?

Par pitié, passez votre chemin et oubliez-moi !

L'AUTRE PÈLERIN.

Non, mon frère. Notre devoir est de ne point vous quitter. Nous allons marcher avec vous. Ceux de Saverne, qui sont gens patients, nous attendront quelques heures de plus s'il est besoin.

(Tous partirent dans la direction du couvent.)

RIBEAUPIERRE.

J'ai tout perdu, et je suis plus vil qu'une bête !...

LE PREMIER.

Mon frère, pourquoi parlez-vous comme un désespéré ?

RIBEAUPIERRE.

C'est que je suis un désespéré. J'ai le cœur consumé.

LE PREMIER.

Mon frère, êtes-vous si oublieux de ce qu'on dit dans le grand livre des hommes ? Je ne sais ce qui pèse sur votre âme, et ne veux pas encore le savoir; mais apprenez que quelque action néfaste que vous ayez commise, que quelque crime dont vous ayez taché votre vie, tout vous sera remis, si vous prenez les cailloux des routes pour vous en frapper la poitrine.

L'homme est faible, mon frère. Mais n'oubliez pas, dans le malheur forgé par vos propres mains, ce que nous ne devons jamais oublier : Quand la femme adultère se cachait le visage dans sa chevelure, ne Lui a-t-il pas pardonné ? Et n'a-t-Il pas demandé à l'effigie de qui était frappé le denier ?

Il est juste, Monsieur.

RIBEAUPIERRE.

Hélas ! Je rencontrerai celui-ci ou celui-là ; le voyageur et le marchand, le soldat et le mendiant, pauvres hommes, tout comme moi, mais je ne Le rencontrerai pas sur son âne, tel le jour qu'Il est entré dans sa ville, et pourtant, des gens prétendent L'avoir rencontré...

LE DEUXIÈME.

Est-ce que Sa parole ne vous suffit pas ?

Est-ce que Sa justice n'est pas assez grande pour que ses échos éternels frappent vos oreilles ?

Mon frère, nous sommes sur terre si misérables que l'espérance est notre grande vertu. Et quelle espérance ?... Celle d'être pardonnés !

Tous nos efforts, toutes nos volontés, toutes nos actions, si belles soient-elles, ne sont que petitesses de gens victimes des erreurs ! Et c'est pourquoi nous ne devons pas juger pour n'être pas jugés nous-mêmes.

Donnez-moi la main, mon frère. Vous avez pour camarade un aveugle qui sait le chemin de la paix. Il fut charitable envers tous. Apprenez de nous l'espérance, de nous qui partons sans même savoir où nous allons.

LE PREMIER.

Donnez-moi votre main. Triste garçon, qu'avez-vous fait ?

Est-ce à cause de vous que l'ombre est tombée en plein midi, sur la tour de Ribeaupierre ?

Devant ce spectacle, grande a été la frayeur de tous, car ils n'ont pas compris !

(Ribeaupierre baissa la tête.)

Alors, demandez pardon !...

Voyez-vous, mon frère, les pauvres gens, ceux pour qui la vie est dure, ceux à qui tout ne réussit pas, ont cout ume

d'avoir une belle expression. Ils disent : « On fait pour le mieux ! » Oui... faire pour le mieux, tout est là. Et puis, quand on a fait cela, il nous reste à espérer, toujours à espérer, et seulement à espérer — que notre désir de bien faire a été vu. Nous ne pouvons rien d'autre.

Qu'est-ce qu'un homme qui n'a plus d'espérance ? C'est un compagnon du désespoir, c'est un errant qui ne sait où placer sa tête.

Mais si tu as regretté, Dieu l'a su !

Si tu as donné une bouchée de ton pain à quelque chien maigre, Dieu l'a su !

Si tu as dit une parole de consolation à celui qui se lamentait, Dieu l'a su !

Et Il te consolera quand ton tour sera venu de te lamenter.

Parce qu'Il te regarde, parce qu'Il pense à toi, et parce qu'Il te plaint.

. . . .

Regardez autour de vous, cette plaine glacée sous le ciel d'hiver. On dirait d'une aride immensité.

Prenez dans votre main un peu de cette terre desséchée par la froidure.

Cherchez, parmi les herbes qui se meurent sous la brise, la moindre trace de floraison.

Voyez les arbres dénudés ; il paraît aujourd'hui que nulle sève jamais plus ne bouillonnera en eux.

Mais viennent les premiers rayons. Le laboureur poussera sa charrue dans la terre amollie. L'alouette dans le sillon cherchera sa nourriture. Le blé se lèvera comme une prière, et dans les prairies la pâquerette montrera sa tête blanche.

Puis, la feuille verdira sur la branche.

Admirez la nature qui est l'œuvre de Dieu. Elle est multiple comme la vie. Un jour, triste et désolée, elle est, demain, riche de lumière et de chaleur.

Et toi que le remords tourmente, crois-tu donc que justice ne te sera pas rendue ?...

. . . .

Voici le clos du verger... et plus loin le cimetière.

(Alors, ils furent à proximité des tombes. Plusieurs moines se tenaient debout, immobiles autour d'une fosse. L'un d'eux, entendant passer la petite troupe, se détourna et dit : « Silence, mes frères. »)

LE PREMIER PÈLERIN, *à voix basse :*

Nous avons rencontré une âme perdue comme nous venions de quitter notre maison.

LE DEUXIÈME PÈLERIN.

C'est Monseigneur de Ribeaupierre le Jeune, qui voulait sonner chez vous, pour que le frère tourier le fît entrer.

LE MOINE.

Plus jamais ce tourier-là n'ouvrira la porte, car il est couché dans ce trou, revêtu de sa robe et tenant un crucifix dans ses mains jointes. Il recevait les grands et les pauvres, à toutes les heures, jour et nuit ; il ne posait nulle question ; simplement il vous mettait la main sur l'épaule, et disait : « Entrez, c'est ici la maison du Seigneur. » Il est à présent plus heureux que nous tous : il a comparu.

RIBEAUPIERRE.

Ah ! terme de la vie !... Heure bénie !... Si vous êtes accessibles à la pitié, mes frères, enterrez-moi aussi dans cette fosse ! jetez sur moi la même terre que sur lui, pour que je disparaisse à jamais de ce monde où je n'ai pas su vivre !

LE MOINE.

Les dernières prières ont été dites. Nous le regardions une dernière fois, avant de le recouvrir...

(Il montra le trou béant.)

Là est le but des hommes. Ils naissent pour mourir. Ils deviendront tous jaunâtres et cireux ; ils auront les yeux creux, la bouche entr'ouverte ; on leur joindra les mains pour qu'ils aient l'air de prier.

LE PREMIER PÈLERIN.

C'est quand on s'y attend le moins que la rencontre a lieu. « *Cet homme de Marlenème qui certain soir allait à Marmoutiers...* »

RIBEAUPIERRE.

Olympius !... Olympius !...

OLYMPIUS.

Que désirez-vous, Monseigneur ?

RIBEAUPIERRE.

Olympius, quand tu me soufflais dans l'oreille comme le mauvais esprit, tu me chantais cela, te souviens-tu ? *Cet homme de Marlenème...* Tu me disais que la mort importe peu et qu'elle arrive tôt ou tard.

OLYMPIUS.

Pardonnez-moi, Monseigneur, ou tuez-moi si vous voulez !

RIBEAUPIERRE.

Je ne puis ni pardonner, ni tuer.

LE DEUXIÈME PÈLERIN.

On peut voir, la Régente du Monde peinte aux murs, sur le vieux pont de Bâle, ou dans la Chapelle de

Kaysersberg, ou sous les arcades du charnier des Innocents, à Paris, capitale de la France.

Elle porte un sablier dans la main et sourit avec aisance.

LE PREMIER PÈLERIN.

Elle viendra nous trouver et tous les prêtres, et tous les hommes d'armes et tous les gros marchands.

Elle entre chez le peseur d'or qui fait sonner les doublons sur sa balance.

LE DEUXIÈME PÈLERIN.

Elle entre chez le juste et chez le libertin, toujours fort aimable.

LE PREMIER PÈLERIN.

Elle règne sur la bataille.

« Bonjour, soldat vainqueur ! — Ah ! te voilà, vieille taupe ! Allons ! aujourd'hui ou demain, il fallait y passer ! » Et il s'affale tout de son long, en vomissant le sang de ses veines !

L'AVEUGLE.

Et elle vient chez la jeune fille, parce qu'elle est une grande gâcheuse. Elle lui respire sur le visage, et la belle aura beau gémir, trembler, et se cramponner de ses mains blanches, il lui faudra partir comme le grand évêque ou le soldat du malheur !

LE MOINE.

Et elle viendra, en pleine moisson, saisir au poignet l'homme des champs qui travaille sous les grands rayons d'or.

Ah ! elle ne s'inquiète guère de la besogne sacrée du moissonneur... et nous devons admirer sa justice perpétuelle, et non la craindre.

(Il montra de nouveau la fosse.)

Là est le but des hommes.

LE PREMIER PÈLERIN.

Mais il faut expier avant que de l'atteindre.

RIBEAUPIERRE.

Je vous supplie, — si je dois vivre encore je vivrai ! — donnez-moi le drap du mort. Que lui importe d'avoir sur sa face une cagoule ou un drap gris ?

Je ne suis plus du nombre des vivants et je n'ai plus droit au repos. C'est la grande expiation.

Laissez-moi m'envelopper dans la longue vêture des fantômes lamentables !...

Et vous entendrez d'ici peu le populaire chanter :

C'est le Seigneur de Ribeaupierre
qui erre
parce qu'il a tué son père !...

LE DEUXIÈME PÈLERIN.

Ne lui refusez pas cette grâce, et il s'endormira un jour dans le linceul d'un homme de bien.

(Le moine se baissa, tira le linceul de la fosse et l'étendit devant Ribeaupierre.)

LE PREMIER PÈLERIN.

Mon frère, il est un autre mort qui vous attend... Vous savez lequel ?... Celui qui est dans Ribeaupierre. Retournez près de lui, et alors seulement, enveloppé de ce suaire, attendez la volonté d'en-haut.



LA VOUTE DE LA TOUR DES BOUCHERS DANS RIBEAUVILLÉ

Quelques soldats jouaient aux dés et formaient un groupe qui gênait le passage sous la porte. Deux torches éclairaient la scène.

Précédé par Olympius, Ribeaupierre apparut s'appuyant toujours sur l'aveugle. Il tenait le suaire sur son bras. Ses soldats le suivaient.

OLYMPIUS.

Lansquenets du malheur, qui jouez aux dés sous la Porte des Bourgeois, laissez passer Monseigneur qui retourne chez lui.

UN SOLDAT.

Monseigneur n'était pas annoncé par ses trompettes !... Nous ne pouvions savoir... Mais toi qui parles si bien et si fort, es-tu crieur public ? Es-tu porte-paroles ? Es-tu ministre ? Tu es un pouacre valet, plus qu'un dont la voix peut commander à la majestueuse soldatesque.

OLYMPIUS.

Levez-vous ! Qu'il vous le dise lui-même.

(Les soldats se rangèrent lentement et comme à contre-cœur.)

LE SOLDAT.

Ce jeune homme n'est pas notre chef ; il lui manque de la barbe au menton. C'est tout au plus un présomptueux qui se croit déjà le maître des biens paternels.

OLYMPIUS.

Garçon, tu parais ivre... Tu as la démarche embarrassée...

LE SOLDAT.

Ce n'est pas ma faute, mais bien celle du vin qu'on nous a distribué ce matin, le diable seul sait pourquoi !

(Il fit mine de s'éloigner.)

RIBEAUPIERRE.

Tourne-toi donc un peu !... Beau militaire, montre-moi ta figure ?

LE SOLDAT.

A vos ordres, Monseigneur ! Je ne suis ni mieux ni plus mal qu'un autre.

RIBEAUPIERRE.

Tu pourras dire un jour que tu as vu le fils de ton maître qui rentrait à Ribeaupierre, quand il avait parcouru toutes les routes du pays, n'ayant rencontré qu'un aveugle et deux pèlerins..

LE SOLDAT.

Oh ! Monsieur, pour moi, ça n'a rien d'étonnant !... Vous savez, je laisse les événements s'accomplir et je ne me frappe guère... Je prends le temps comme il se donne ; je ne pense pas à la nuit quand il fait jour et au soleil quand il pleut, ni à la pluie quand le soleil nous chauffe ; au froid quand il fait chaud, à la paix quand on est en guerre, aux lits moelleux quand il faut dormir dehors.

RIBEAUPIERRE.

Et toi aussi, tu es un homme heureux !

LE SOLDAT.

Comme un beau cortège va passer avec des flambeaux et des bannières, et en dernier, marcheront avec pompe trois notables vêtus en mages, vers la demeure du grand maître, là-haut parmi les arbres de la montagne, — je me suis fait beau.

RIBEAUPIERRE.

C'est vrai, pauvre ami.

LE SOLDAT.

Ce matin, j'ai brossé mes chausses, proprement, et je les ai bien ajustées, pour la décence. Oui, Monsieur, parce que, moi, je suis quelqu'un de bien élevé. Après quoi, j'ai astiqué tout mon attirail : j'ai frisé ma plume avec grâce et je me suis frotté avec de l'eau et avec de la terre, parce que, voyez-vous, mon nez a une petite tendance pour reluire !

OLYMPIUS.

Cela est vrai.

LE SOLDAT.

Tais-toi, faux homme. Pour une fois que quelqu'un s'arrête à me parler avec complaisance, je n'ai nul plaisir à te voir à côté.

OLYMPIUS.

Passez outre, Monseigneur, il divague et nous sommes pressés.

L'AVEUGLE.

Ecoutez-le bien au contraire; il est un homme tout simple et qui ne sait pas compliquer sa pensée.

LE SOLDAT.

Toi, mon camarade, tu raisonnes bien.

L'AVEUGLE.

C'est que moi aussi, j'ai été comme toi, jadis. Moi aussi, j'ai eu un casque à plume et une cuirasse et une pique.

LE SOLDAT.

Ma foi ! Je me disais, te voyant en si triste état : « Il faut que celui-là n'ait pas été bien économe de son corps, pour se traîner comme le voilà ! »

L'AVEUGLE.

J'ai fait la guerre, il y a bien du temps, quand notre maître était encore jeune.

LE SOLDAT.

Ah ! la guerre, c'est ennuyeux... Mais ça distrait tout de même. Arrangez ça ! Monsieur, moi qui vous parle, j'ai embroché des chrétiens avec ma pique et elle entrait dans leurs corps comme dans du beurre.

Il faut vous dire que je l'avais astiquée, ma pique, avant la bataille, avec de l'eau et avec de la terre...

OLYMPIUS.

Comme ta figure...

LE SOLDAT.

Tu l'as dit. Je ne me nettoie pas avec des onguents, ni avec des huiles, parce que, moi, je ne suis pas quelqu'un de parfumé !

OLYMPIUS.

Laisse-nous partir, l'homme !

LE SOLDAT.

Mais j'aime la conversation des gens relevés, et vous, Monseigneur, vous êtes un homme relevé. Et vous n'êtes pas fier. Vous comprenez l'existence !

RIBEAUPIERRE.

Hélas ! pauvre ami, je ne sais rien.

LE SOLDAT.

Oh ! Monseigneur !... Comme vous dites ça ! Vous me faites de la peine ! C'est pourtant vrai que vous êtes triste, et vous semblez une pauvre âme. Avez-vous la fièvre maligne, ou claquez-vous des dents à cause du froid ? Alors mettez sur vos épaules ce manteau que vous laissez traîner...

RIBEAUPIERRE.

Je te l'ai dit tout à l'heure : tu te rappelleras plus tard de m'avoir vu aujourd'hui... et peut-être alors, prononceras-tu mon nom avec des malédictions.

LE SOLDAT.

Non, Monseigneur, je ne me le permettrais pas.

Enfin, vous n'êtes pas heureux, voilà le plus clair ! Et soit dit entre nous, vous aviez tout pour l'être. Vous avez comme père un très brave homme...

RIBEAUPIERRE.

Tais-toi, je sens la terre qui s'ouvre sous mes pas. La vie est noire pour moi.

LE SOLDAT.

Oh ! qu'est-ce que vous diriez si vous étiez soldat ? Ah ! on voit bien, Monsieur, que vous n'avez pas fait les guerres. Vous vous sentiriez plein de bonheur. Rien de tel pour vous faire aimer le calme ! Je suis ivre, c'est vrai, mais enfin je peux bien vous dire tout droit que vous n'avez pas à vous plaindre.

Mais moi, je pars, n'importe quand, et je marche, et j'ai mon fourbi sur mon dos ! Et je ne sais jamais où je vais, comprenez-vous ? Je mange si j'ai le temps et si je trouve quelque chose à manger. Et mes pieds, quand j'ai fait des distances, ils gonflent, ils éclatent, et ça saigne !

Et c'est lourd ce qu'on porte. Ça fait mal, Monseigneur,

ça coupe l'épaule et la respiration. Vous pouvez me croire. Et si tu marches un peu plus lentement que les autres, on dit que tu es un clampin et un traînard ! Comme ça fait plaisir, tout de suite !

On est dur, allez, pour nous autres !

Et puis, quand on a couvert du pays, quand on a traversé l'eau — et elle ne sèche pas vite la bougresse ! — quand on est perdu de fatigue, savez-vous ce qu'on doit faire, parce que ça ne fait que commencer ? Eh bien, il faut se battre, Monsieur. Et alors, ça barde ! On se jette tous ensemble sur les autres. Il faut pousser. Tout est là ! C'est ceux qui poussent le mieux qui seront vainqueurs ! Vous comprenez ? On tient les lances en avant et on tient ferme, le corps plié en deux, on appuie, on entend que ça grince et on se dit : « Qu'est-ce qui sera le plus fort. »

Enfin, on pousse toujours, et voilà qu'on a renversé les autres et qu'on leur marche dessus. Alors, ils vous mordent les pieds pour se venger, mais tu t'en fiches, tu leur écrases le ventre. Après, tu t'en vas tomber plus loin, parce que tu as ton compte, toi aussi, et tu te mets à dormir...

Tout n'est pas gai, pour nous !

Quand nous passons, suivant les trompettes, les fifres et les tambours, par un dimanche ; quand nous défilons devant les bourgeois, ils disent : « Comme ils sont beaux ! » Ça nous fait plaisir, mais c'est un plaisir qui ne dure pas !

Je suis ivre. Je sens bien que j'ai tort, mais d'autres prieront pour moi. En ce moment, je sais très bien que les petites sœurs de Niederbronn sont en prières pour les pécheurs. Ça, c'est réconfortant !

Vous savez, on n'est pas méchant par nature, et on ne tue que parce que c'est nécessaire... Je ne suis pas un criminel ; quand je pousse une épée dans le cœur de quelqu'un, ce n'est pas pour le dépouiller...

— Qu'est-ce que vous avez, Monseigneur, à gémir comme un pénitent ?

RIBEAUPIERRE.

Ecoute, soldat ; je vais te donner quelques florins que tu mettras au creux de ta poche et grâce à quoi tu pourras te payer des douceurs...

LE SOLDAT.

Oh ! merci, Monseigneur... Vous êtes bien charitable.

RIBEAUPIERRE.

Si tu savais combien la parole que tu viens de dire m'a fait de bien...

LE SOLDAT.

Quittez ces idées tristes !... moi, je suis content. C'est pour le coup que je vais pouvoir chanter sans mentir :

J'avais trois florins pour partir à la guerre !

RIBEAUPIERRE.

Bien, tu chanteras, puisque telles sont les choses, à savoir que vous autres, compagnons du malheur, avez toujours des chansons sur les lèvres.

LE SOLDAT.

J'avais trois florins pour partir à la guerre,
J'ai donné le premier à mon père,
Le deuxième à ma mère,
Le troisième à mon frère,
Alors, j'ai eu pour amie la misère.
Plaignez, Monsieur, le pauvre militaire.

L'AVEUGLE.

C'est un bon compagnon, Monseigneur.

RIBEAUPIERRE.

Oui, toi aussi, tu as l'âme pure et obéissante. « En avant ! » Et tu marches. « Halte ! » Tu t'arrêtes. Tu t'éveilles, si on te pousse du pied. Tu t'endors, quand on te le permet ; et quand tu meurs, mon pauvre, c'est encore parce qu'on te l'a commandé.

LE SOLDAT.

Vous avez raison, Monsieur, mais il est inutile de se plaindre.

Moi, je ne sais pas très bien parler. Il y a des gens qui font des discours, c'est superbe à entendre. Mais nous autres, nous avons adopté une phrase ; quand les choses ne marchent pas, nous disons : « C'est la vie ! » Si je reste à la même place, sous la pluie, pendant des heures, que voulez-vous ? « C'est la vie. » Si je saigne comme un bœuf, frappé entre les cornes, je dis pareil, et j'en ai vu mourir, Monsieur, qui disaient encore : « C'est la vie. »

Je sais bien qu'on ne m'aime pas.

On dit de moi : « C'est un gêneur ! » Autant dire que j'ai un estomac, comme tout le monde, et qu'il faut bien, de temps en temps, essayer de le remplir. Si je prends quelque chose, c'est que la faim me tiraille : ce n'est pas voler, ça, c'est obéir à la nécessité. Allez donc voir avancer sans manger !

Quand j'entre dans un village, on me ferme les portes comme aux incendiaires. Soit. Cela n'empêche que nous sommes bons à quelque chose ; mais nous ne nous faisons pas d'illusions. Nous veillons la nuit, quand tous dorment, et on ne nous est guère reconnaissant. Les beaux petits enfants dans leurs lits, — les *mignards*, comme nous disons, — les gros messieurs qui ronflent, telles des bouillottes, les dames honnêtes qui n'ont rien à se reprocher, les jeunes filles qui font de doux rêves et qui songent que la vie est comme un beau jardin tout plein de soleil, — quand tout ce monde entend un pas de fer sur les pavés, il se réveille et dit en soupirant : « Encore lui. » Toujours moi. C'est la vie.

Et pourtant, Monsieur, j'ai un cœur tout comme les autres, je n'ai pas de malice, et c'est beaucoup au jour qui brille ! Je ne demande qu'à marcher pour quelqu'un. Il suffit de me demander mes services, et pourvu que j'aie

l'espérance d'avoir une petite place, un jour, quand mes jambes ne seront plus bonnes, je suis de bonne humeur.

Monsieur, plus tard, je voudrais bien être suisse à la cathédrale de Strasbourg. On a beau costume. Dans les mariages et les enterrements, on marche le premier, on est dans les honneurs. Ça fait rudement plaisir.

A moins que je tombe bientôt dans le fossé. C'est une chose qui peut arriver. Vous savez bien, Monseigneur, où ce qui tombe est pour le soldat ?

Tous les jours que Dieu fait, on y cherche son bien. C'est qu'on y trouve un peu de tout : du vieux pain corrompu dont ne veulent plus les mendiants des routes, de l'eau courante ou croupie, pour se rafraîchir, et quelquefois (mais c'est bien plus rare) du cresson de fontaine. Ça n'est pas riche, mais on s'y habitue.

Et puis, en somme, mieux vaut le crâne ouvert d'un bon coup, que de finir comme certain dont nous connaissons bien l'histoire.

Ayant servi le Geroldseck pendant vingt ans, Mathias, lansquenet, fut congédié et reçut, en grâce de ses faits d'armes, cinq livres de pain et cinq maravédis. Maravédis, monnaie d'Espagne. Ça n'a pas cours ici. Mais quand on n'a pas été gâté par la vie, quand on a traîné son corps par les champs dévastés et par les villes pillées, quand on a vu la faim, la soif et leur amie la vieille mère la Mort qui vous fait signe en ricanant, quand on a vu crier, quand on a vu saigner, quand on a parcouru les plaines immenses, gravi les montagnes abruptes pour attaquer les châteaux qui les dominent, bref, quand on a mené notre existence, on n'est pas difficile, mon bon Monsieur, on se contente de ce qu'on trouve. Les gens heureux sont exigeants, mais pour les autres, le pain sec a sa valeur, et de même le maravédis.

Donc, Mathias alla saluer le comte, son maître, qui lui dit : « Adieu, mon cher ! Mes vœux t'accompagnent ! »

Il serra la main de son capitaine, embrassa les cama-

rades, et, un bâton dans la main, il s'en fut sur la route.

Or, c'était la matinée et toute la nature était à la joie.

Et voilà qu'au beau milieu du chemin, Mathias vit un aveugle qui roulait ses yeux blancs au soleil et criait d'une voix cassée : « Ayez pitié d'un homme plus malheureux que les pierres sur lesquelles on marche et sur lesquelles on crache »

« Cet homme est le plus triste qui soit sur la terre... » dit Mathias. « Mais quand on a servi Geroldseck pendant vingt ans, on a le cœur bien placé! »

Et il donna au pauvre une livre de son pain et un maravédis.

Il continue d'avancer malgré la chaleur lourde.

Vers midi, quand les cloches nous rappellent qu'un bel ange tout en or comme on en voit un sur le maître-autel des Antonites d'Issenème, descendit certain jour, pour annoncer à notre mère la Vierge qu'elle aurait un fils très pauvre, qui serait le Roi des hommes; vers midi, il s'assit, le dos contre une borne, pour manger un peu; mais comme il allait dire *Benedicite*, il vit trois enfants qui pleuraient et criaient : « Nos parents sont morts! Nous avons faim! Qui donc aura pitié de nous? » Mathias les arrêta et leur dit : « Puisque vous avez faim, voilà pour chacun de vous! Il ne sera pas dit qu'un soldat de Geroldseck laissa passer trois orphelins sans leur venir en aide! »

Et il leur donna trois livres de pain et trois maravédis.

Le malheur des autres lui enlevait l'appétit. « J'ai vu jadis, dans les pays, bien des batailles et des calamités, durant les guerres! » pensait-il en continuant sur la route : « Mais ici où l'on jouit de la paix, le bonheur semble chose plutôt rare! misère de guerre ou misère de paix sont proches parentes. » Il allait, répétant ces mots, quand il vit sur le seuil d'une maisonnette, sise à l'orée d'un bois, une femme jeune qui se lamentait les cheveux épars! : « Hélas! mon cher époux, faut-il que je t'ai vu mourir! A présent, tu es dans un trou! Toi, si fidèle, pourquoi m'as-tu

quittée ?... Toi, si bon, pourquoi me faire pleurer ?... Toi, si rude travailleur, pourquoi me laisser pauvre ?... »

« Madame, lui dit Mathias, la main sur le cœur, votre chagrin m'émeut. Vous êtes belle et seule ici-bas... Voilà de quoi toucher un soldat de Geroldseck... Je pourrais, riche de mes faits d'armes, briguer l'honneur de succéder à feu votre époux. J'ai vu sans trembler les plus grands reîtres du monde qui chargeaient contre moi. J'ai eu deux fois le ventre ouvert et j'ai, ne vous déplaise, tenu deux fois mes tripes dans mes mains ! Mais, je ne me crois pas l'héroïsme assez grand pour entrer en ménage !... Tout ce que je puis, c'est vous faire don de ce que j'ai... »

Et il donna sa dernière livre de pain et son dernier maravédis.

Comme le jour déclinait, il se pressa, pour gagner la ville avant la nuit. La fatigue commençait à l'engourdir et il se sentait à présent l'estomac aussi creux que la cervelle d'un magister. Il arriva aux premières maisons.

Les gens prenaient l'air, buvaient, chantaient et riaient.

Mathias approcha d'un riche monsieur qui paraissait très comme il faut et lui dit : « J'ai servi Geroldseck pendant vingt ans, pour cinq livres de pain et cinq maravédis que j'ai donnés à des gens malheureux sur la route. Seriez-vous assez honnête pour me faire avoir quelque nourriture ?... » « C'est un fou ou un ivrogne ! » cria le monsieur comme-il-faut en s'esclaffant. « Soldat, sache que je n'aime pas les mendiants !... Je suis bourgmestre du lieu, et si tu persistes, j'appellerai mes gens d'armes !... »

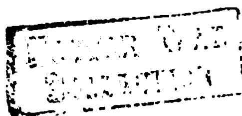
Mathias s'éloigna, plein d'humiliation. Il essaya auprès d'autres personnes, mais partout on se moquait : « Voyez donc ce beau militaire qui n'est pas à batailler ! A quoi sers-tu maintenant ?... Prends garde à toi ; notre argent ni notre pain ne sont pour les gens de ta sorte ! Tu pillais, autrefois ? A présent, tu quémandes ?... »

Alors, il sortit de la ville.

Très au loin, dans les dernières lueurs du couchant, il aperçut la tour de Geroldseck où il avait si fidèlement veillé, par la neige, par la glace, par les nuits noires, quand on croit entendre des gens qui approchent, qui respirent ou qui parlent bas, et puis ce n'est rien du tout ; ce sont les aiguilles des pins, ou des branches qui craquent, ou simplement le silence, qui fait peur...

Il se revoyait avec son capitaine et ses compagnons, marchant des jours entiers et tenant son cheval par la bride, pour ne point fatiguer la bête, bataillant en guise de repos, harassé, mais enfin mangeant quelquefois !

Lui, si dur et si brave, il s'assit à terre et se mit à pleurer comme l'aveugle, comme les enfants, comme la femme... Mais soudain, il se rappela que s'il est des seigneurs qui paient mal les soldats, et des gens arrogants qui n'ont jamais pitié, il est un Maître qui te rendra au centuple le bien que tu auras fait à ton frère, car un seul verre d'eau, donné par toi au prochain, te sera rendu dans le Ciel.



Oui, Monseigneur.

Il se leva donc, et, dans la nuit tombée, vers le nord et vers le sud, vers l'occident et vers l'orient, par quatre fois il appela la Mort.

Elle arriva comme toujours, avec son suaire, avec sa faux.

« Ah ! c'est toi, Mathias ? lui dit-elle. Tu ne voulais jamais de moi... Je t'avais bien dit qu'un jour ou l'autre nous finirions par nous entendre !... »

Au petit jour, un voiturier aperçut le cadavre au travers de la route.

Il descendit de cheval et reconnut celui que le bourgmestre avait repoussé. Il jugea bien inutile de retourner pour avertir les gens, traîna le mort par les pieds et le jeta dans le fossé, le fossé où l'on dit que ce qui tombe est pour le soldat... le fossé où nous finirons tous.

. . . .



Tout à coup, onze heures sonnèrent. On entendit les chants du cortège qui s'approchait. La cloche de la tour se mit en branle et les bourdons des pays environnants lui répondirent.

L'AVEUGLE.

Voilà le bronze qui chante et qui annonce la procession.

LE SOLDAT.

La cloche la plus grave est celle de Colmar. Celle d'argent comme une voix de Carmélite, c'est Riquewihr.

L'AVEUGLE.

Entendez-vous Zellenberg, avec ses trois notes qui rendent grâce à la Trinité ?

LE SOLDAT.

Et Kaysersberg qui a une voix de commandement.

L'AVEUGLE.

Les hommes de la milice frappent sur leurs tambours. On dirait les portes d'une ville qui battent sous le vent.

LE SOLDAT.

Les trompettes vont déchirer vos oreilles. Mettez-vous un peu sur le côté pour laisser passer la foule.

L'AVEUGLE.

C'est une grande rumeur. Ainsi monte la mer quand elle envahit les grèves.

LE SOLDAT.

Tous les habitants des plaines et de la montagne, ceux vêtus de beaux brocarts et ceux qui n'ont sur le dos que

des peaux de chamois, se sont donné rendez-vous, et dans une heure, à minuit, selon l'antique usage, ils jetteront aux pieds du vieux Ribeaupierre les branches de sapins, de hêtres et de chênes, parce qu'il est le maître des forêts sombres.

Moi, il me faut précéder la masse.

L'ordre est tel.

Un appel de trompette éclata. La tête du cortège apparut et passa. Ce furent d'abord les soldats du Landvogt, avec leurs fanfares et leurs bannières. Puis, la milice de la ville; puis, les habitants en costumes de fête et portant des flambeaux. Ils crièrent et chantèrent :

Le Seigneur, le Dominateur
est venu, il tient dans sa
main, la puissance, la force
et souveraineté. Seigneur,
donnez au Roi votre
autorité, et au fils
du roi votre justice.
Gloria Patri.

Soudain ils s'arrêtèrent et regardèrent le groupe. Il se fit un grand silence. Puis ils chuchotèrent entre eux, comme effrayés.

LE SOLDAT.

Adieu, Monseigneur, je devrais être en avant, loin déjà!... Adieu... et merci pour les florins!...

Il disparut dans les rangs de la foule, qui se reprit à chanter :

Tous les habitants de Saba viendront t'offrir l'or et l'encens, et publier les louanges du Seigneur.

Lève-toi, Jérusalem, ouvre tes yeux à la lumière, car la gloire du Seigneur va briller en toi.

Alleluia, Alleluia.

Après quoi, toujours chantant, passèrent des pénitents et des mendiants, des ménétriers et des montreurs de bêtes; puis le clergé précédant des évêques crossés et mitrés. Peu à peu le calme revint. Les cloches se turent. La rumeur du cortège s'évanouit et la place resta vide. Sous la voûte seulement, trois personnages se tenaient immobiles. Ribeaupierre fit quelques pas vers eux et s'arrêta.

OLYMPIUS.

Laissez-nous passer, que nous arrivions là-haut avant la foule qui va tourner par les champs.

(Les trois personnages restèrent muets.)

RIBEAUPIERRE.

Quelle rencontre êtes-vous encore sur ma route?

. . . .

(Le personnage de gauche, après un silence, se mit à parler.)

Nous avons soulevé les couvercles de nos cercueils de plomb, dans la crypte de Cologne, où l'on dit que nous dormons, mais il n'en est rien, car nous comptons toutes les heures de l'année, et dès l'aurore, la veille de l'Epiphanie, en souvenir d'un grand voyage que nous avons

accompli, jadis, nous sortons de sous terre et remontons le cours du Rhin.

Nous allons au Champ du Feu.

RIBEAUPIERRE.

Qui êtes-vous et que parlez-vous par énigmes ?

LE DEUXIÈME.

Ribeaupierre, ne nous reconnais-tu pas ?

Regarde nos robes et nos turbans.

Ne nous as-tu pas vus, déjà, en images ou sur les vitraux ?

LE PREMIER.

Regarde mon sac de cuir !...

LE DEUXIÈME.

Regarde mon coffret !...

LE TROISIÈME.

Regarde mon encensoir !...

LE PREMIER.

L'an six cent huitième après la destruction de Ninive, César Auguste étant empereur dans Rome, Hérode Tétrarque de Galilée; une nuit, comme nous errions dans les sables de l'Arabie, nous avons vu l'étoile du Seigneur.

LE DEUXIÈME.

Nous, Mages des nations lointaines, nous avons découvert cet astre qui courait dans les cieux, par tant de millions d'astres !

LE TROISIÈME MAGE.

L'avons-nous vue, parce que nous possédions la science des antiques astrologues ?

LE PREMIER MAGE.

L'avons-nous vue, parce que nous possédions la sagesse des pasteurs, habiles à connaître les chemins des vents, et le passage des saisons ?

LE DEUXIÈME MAGE.

Non !...

Ecoute, Ribeaupierre. Nous l'avons vue parce que nous avions la Foi.

LE TROISIÈME MAGE.

Et comme l'étoile allait disparaître, nous nous sommes mis en marche.

LE PREMIER MAGE.

Et les peuples nous ont regardé passer. Les nomades, voilés de noir et qui montent des bêtes inconnues ; ceux qui habitent les déserts brûlants et qui écoutent pendant des heures frapper sur la peau d'âne ; les hommes qui bêchent dans les champs, les voyageurs qui courent les nations, les habitants des villes aux multiples maisons, les enfants qui vous suivent en demandant l'aumône, les vieillards assis sur les seuils et qui n'ont plus rien à espérer, tous disaient : « Où vont ces trois grands rois, chefs des contrées du Soleil éternel, avec leur cortège qui lève la poussière, leurs musiciens, leurs serviteurs et leurs jongleurs, leurs soldats et leurs étendards ? »

Et je pensais, à part moi-même :

« Aurai-je assez d'or, puisqu'Il est le plus grand des Rois ? »

LE DEUXIÈME MAGE.

Aurai-je assez de myrrhe, puisqu'Il souffrira plus que tous les hommes ?

LE TROISIÈME MAGE.

Aurai-je assez d'encens, puisqu'Il est Dieu?

LE PREMIER MAGE.

Et nous disions entre nous : Quand nous verrons un palais dont les coupoles jetteront un éclat tel que les yeux n'en pourront supporter la vue, l'étoile s'arrêtera, et là sera l'Enfant.

LE DEUXIÈME MAGE.

Mais elle est arrêtée au-dessus d'un village aux masures de boue. Alors, nous aurions pu retourner, ne croyant pas qu'Il pût naître là.

Mais nous avions la Foi. *Et toi, Bethléem, tu n'es pas la plus humble d'entre les villes de Juda!*

Nous avons demandé où Il se trouvait : on nous a indiqué l'étable d'une auberge.

LE TROISIÈME MAGE.

Et nous sommes entrés avec respect, sur la pointe des pieds.

LE PREMIER MAGE.

Dans un coin, nous avons aperçu une jeune femme qui chantait une prière pour endormir Celui que les prophètes ont annoncé.

LE DEUXIÈME MAGE.

Une petite lampe brûlait sous une poutre.

LE TROISIÈME MAGE.

Les bêtes broutaient dans leur auge avec tranquillité.

LE PREMIER MAGE.

Et nous qu'on appelait les soleils de l'Orient...

LE DEUXIÈME MAGE.

Les riches...

LE TROISIÈME MAGE.

Les grands...

LE PREMIER MAGE.

Les puissants...

LE DEUXIÈME MAGE.

Les forts.

LE TROISIÈME MAGE.

Nous nous sommes agenouillés et nous avons adoré le pauvre enfant.

LE PREMIER MAGE.

Celui qui, trente et des années plus tard, fut renié trois fois dans la cour du Grand Prêtre ; Celui qui porta sur ses épaules l'instrument de son supplice, aidé seulement par un homme qui s'en revenait de Cyrène ; Celui qui fut crucifié à la face du Ciel, tandis que les morts, sortis de leurs tombeaux, se lamentaient sur la terre !... Et tout cela était pour toi.

LE DEUXIÈME MAGE.

Voilà pourquoi on chantera notre gloire dans les siècles des siècles ! Voilà pourquoi les patients imagiers nous représentent avec notre mine modeste et nos vêtements magnifiques, tenant en mains nos richesses ; voilà pourquoi les enfants, quand ils préparent, sur le Noel, une petite crèche avec un Jésus en cire, couché dans la paille, et un âne et un bœuf, et des bergers et des bergères qui tiennent des moutons dans leurs bras, n'oublieront jamais les trois bons riches qui apportèrent de beaux cadeaux...

LE TROISIÈME MAGE.

En quittant nos pays, nous étions craints et respectés...

LE PREMIER MAGE.

En y retournant, nous étions aimés.

LE DEUXIÈME MAGE.

Parce que nous avons eu la Foi.

RIBEAUPIERRE.

Ah ! pourquoi parlez-vous de toutes ces choses saintes au pauvre réprouvé ?...

LE TROISIÈME MAGE.

Ecoute, Ribeaupierre; nous connaissons ton crime, et nous avons voulu nous trouver face à toi, par pitié.

LE PREMIER MAGE.

Au jour de l'Epiphanie, nous allons au Champ du Feu.

LE DEUXIÈME MAGE.

Là, l'œil voit à l'infini. Là, les mystérieux sorciers accomplissent leurs pratiques. Nous allons purifier les airs de leurs sombres maléfices. A travers les pics aigus, on aperçoit le pays des Français.

LE PREMIER MAGE.

Moi, qui ai porté l'or, je le jette dans les étoiles.

LE DEUXIÈME MAGE.

Moi, qui ai porté la myrrhe, je la répands sur les bruyères.

LE TROISIÈME MAGE.

Moi, qui ai porté l'encens, je le brûle dans le creux de ma main, et il forme les nuages qui s'allongent, l'année durant, tout autour des grands sommets.

LE PREMIER MAGE.

Gloire à Dieu dans le Ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

LE DEUXIÈME MAGE.

Obéis-nous, fils des Ribeaupierre.

LE TROISIÈME MAGE.

Suis-nous et remonte le sentier pierreux qui mène à ta demeure.

LE PREMIER MAGE.

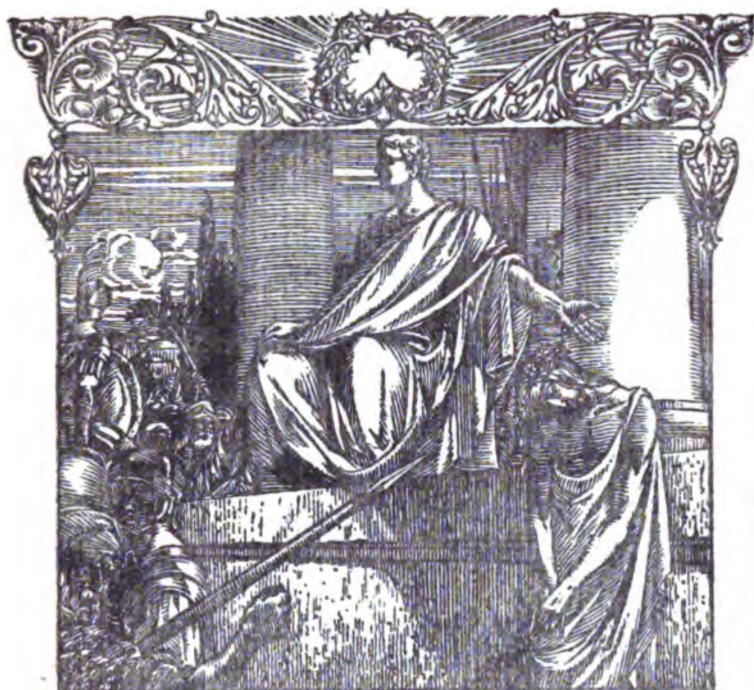
Il est jalonné de quatorze chapelles qui furent élevées par la piété populaire. Ce sont les quatorze stations du Chemin de la Croix.

A chacune d'elles, arrête-toi... et songe que c'est pour nous tous qu'un si rude sentier a été parcouru.

Quitte tout au monde, et marche sur nos pas.

Les torches qui brûlaient à l'entrée de la porte s'éteignirent. La nuit fut complète. Ribeaupierre s'éloigna de ceux qui l'accompagnaient, s'enveloppa dans le suaire qu'on lui avait donné sur le chemin des Antonites, passa sous la voûte et suivit seul les trois visions qui s'arrêtèrent devant la première chapelle du chemin. Un des trois Mages dit alors :

LES ROIS DE LA TERRE SE SONT LEVÉS, LES PRINCES SE SONT LIGUÉS ENSEMBLE CONTRE LE SEIGNEUR ET CONTRE SON CHRIST.



CHEMIN DE LA CROIX

Ire STATION

GLOSE DE PONCE-PILATE

Messieurs,

Vous êtes tous à crier ensemble et à vous frapper les uns les autres parce que vous n'êtes pas d'accord.

Centurion, faites-les reculer! Ils s'approchent de la barrière et vont la rompre à force d'appuyer pour mieux lancer leurs invectives.

Faites sonner la trompette, afin d'obtenir le silence. Ces gens ne savent pas respecter la puissance du peuple romain.

Messieurs,

Moi, Procurateur, assis à mon tribunal que vous appelez Gabbatha, je parle au nom de César, et je puis vous faire chasser par la troupe et mettre Jérusalem en état de siège si vous venez comme des émeutiers et non comme des dignitaires qui demandent justice.

On dirait que vous éprouvez du plaisir à me mettre dans l'embarras, et pourtant je ne vous ai pas tourmentés. Pouvez-vous dire que j'ai abusé de mes pouvoirs ?

Je ne m'occupe jamais de vos lois ni de vos mœurs.

Vous dites que je n'aime pas César ? Vous le dites parce que je ne vois rien contre celui qui est là, à côté de moi, et qui ne dit mot, et qui est bien docile. C'est pure perfidie ! Vous voulez me faire tort, et peut-être certains parmi vous, quand ils s'embarqueront à Tyr pour passer en Latium, voudront-ils aller jusqu'à Rome, raconter de moi des choses pernicieuses.

Je vous ai dit : « Prenez-le vous-mêmes et jugez-le selon votre loi. » Et vous m'avez répondu : « Nous n'avons le droit de faire mourir personne ! » Vous n'êtes pas francs. Vous craignez les conséquences de vos actes. Mais croyez-vous que moi je tienne plus que vous à me compromettre ?

Je vous ai fait toutes les concessions.

Voyons, Messieurs !... Regardez-le. Je ne le trouve pas coupable, mais pour vous plaire, voyez en quel état je vous le montre. Voici l'homme. Jugez vous-mêmes.

Passant, revêtu d'un étrange manteau, qui suivez les trois respectables mages et qui vous arrêtez à voir nos figures de pierre, je vous prends à témoin... Avez-vous jamais vu corps plus misérable que de celui qu'on appelle le Roi des Juifs ?....

Peuple ! admire ce que j'ai fait de ton souverain. Je te le demande. Sur lui, y a-t-il une surface grande comme

l'ongle du petit doigt qui n'ait pas été labourée par les lanières ? Veuillez considérer que toutes nos existences, à nous tous qui sommes ici, ne suffiraient pas à compter ses plaies.

Cette couronne ?... Quelle pitié ! Chaque pointe est la source d'un mince filet de sang qui s'égoutte le long du visage.

Ce manteau ?... Je vous jure qu'il lui colle au dos, à cause des plaies coagulées, et que je n'oserais pas l'arracher, crainte d'entendre ses cris.

Ici, ce morceau d'os, c'est une côte qui apparaît entre la peau déchirée ; tout le monde peut voir. Là, ce lambeau, c'est un tendon qui s'est rompu sous les verges !

Un homme, ça ? Allons donc ! C'est un écorché, c'est un dépecé ! Que sais-je encore ? Je ne peux même plus distinguer les prunelles de ses yeux, tant ils sont tuméfiés.

J'ai vu, Messieurs, bien des suppliciés au cours de ma carrière administrative, mais jamais un seul qui fût aussi horrible à regarder.

Et, pourtant, il n'est pas coupable. Mais, je vous ai fait toutes les concessions.

Qui m'avez-vous demandé pour qu'il fût délivré ?

— Barrabas !...

Barrabas ? Et c'était un voleur de grands chemins !...

Qui d'entre vous, en longeant la mer Morte, voyageur ou marchand, n'a point frissonné le soir, entendant ses compagnons de route qui murmuraient le nom de Barrabas ?... Scrupuleux magistrat, je vous ai élargi ce coquin qui, naguère, vous faisait tous trembler. A votre avis, je sers César en protégeant un drôle et un assassin ! Direz-vous encore que je n'ai pas fait votre volonté ?

Que vous faut-il de plus ?

Sa mort ?... Vous voyez bien qu'il ne vaut guère mieux qu'un cadavre et que, d'une minute à l'autre, il peut passer.

Acharnés ! que vous faut-il de plus ? Je ne veux pas, entendez-vous, je ne veux pas que cette histoire pèse sur ma conscience. Je trouve qu'elle a duré bien assez.

Hélas ! J'ai mes dieux, moi aussi, et ils ne me sont d'aucun secours !

Hélas ! Jupiter, roi de l'Olympe, es-tu sourd ou es-tu mort ?

Encore César ?... Vous êtes bien dévoués à sa personne, aujourd'hui. Je ne vous savais pas jusqu'à ce jour de si loyaux sujets !...

Il saura ma conduite, dites-vous ?

Mais je n'agis pas mal ! Vous vous trompez simplement et je voudrais vous convaincre... Mais parle-t-on à la tempête ?

Ils jouent de moi et m'effraient avec mon maître, comme on effraie les enfants avec un épouvantail de papier. Et quand je passe en grand équipage, celui-ci admire l'homme important que je suis, ou cet autre m'envie...

Vous vous plaindrez à Rome ?... Attendez... attendez... Vous allez voir et vous serez satisfaits !... Acharnés ! Voyez ceci... C'est une vasque remplie d'eau. J'y trempe mes mains, elles sont pures du sang de ce juste.

Comprenez-vous le symbole ? Je tiens à me dégager aux yeux de la postérité !

Son sang, dites-vous, retombera sur vos têtes ?

Soit. Mais moi, je me lave les mains. Après tout, c'est une injustice de plus sur la machine terrestre. J'en ai tant vues !

Débrouillez-vous ! Je suis une bien bonne âme, vraiment, de m'attirer des ennuis pour un condamné quelconque. Vous tuez les innocents, vous délivrez les voleurs. Si ce sont là vos plaisirs, Messieurs, faites comme il vous plaira. Je suis là pour l'ordre et non pour la discussion ! Je demanderai mon changement à Rome et voilà tout...

. . . .

Les sculpteurs et les peintres me représentent toujours soit comptant les griefs sur mes doigts, soit me lavant les mains.

Ah ! j ai été bien puni, dans la suite.

Rappelez-vous ce que tout le monde répète, dans tous les idiomes, des millions de fois par jour ; cette phrase toute simple que les hommes récitent en même temps que d'apprendre à parler : *A souffert sous Ponce-Pilate.*

Oui, tu es un homme plein de valeur, un légiste correct, un éminent fonctionnaire. Tu as travaillé durant des années pour obtenir un poste où tu pusses servir César et ton pays. Tu as quitté ta villa cossue et tes jardins ombreux d'où tu aimais, appuyé sur un balustre, à regarder la Grande Ville s'endormir au crépuscule ; et tu as vécu la majeure part de ta vie dans des climats arides. De tout cela que reste-il ?

A souffert sous Ponce-Pilate.

Tu as cherché l'estime et, par tous les moyens, tu as ménagé tous et chacun, les intérêts de Rome et ceux de la Judée.

Tu as su te garder des scandales et des mauvais rapports. On avait confiance en toi et tes chefs hiérarchiques disaient que tu étais un pilier des grandes institutions...

A souffert sous Ponce-Pilate.

Mais la bravoure, qu'en as-tu fait ? Ta conscience, tu l'avais donc étranglée ?

Craignais-tu pour ta peau ou pour ton avancement ? Ce que tu possédais ne te suffisait donc pas ? Désirais-tu plus de pourpre et plus d'or, et les plus hautes pompes et les plus grands honneurs ?

A souffert sous Ponce-Pilate.

Passant, va dire que les temps sont accomplis.

La toge a laissé le champ libre à ce manteau, jeté par dérision sur des épaules déchirées.

Quand j'étais assis à mon prétoire, moi, personnage imposant très digne et un peu gras, je représentais la puissance du monde ; les légions de fer et les licteurs, et les centeniers qui allaient à cheval, et le triomphateur couronné d'or ; et sur le Forum, la plèbe écoute les orateurs ; au Sénat, les grands par la pensée discutent les intérêts de la nation ; au cirque, tournent les chars aux applaudissements d'une foule qui délire ; et tous les peuples sont tenus dans les chaînes.

Quand j'étais assis à mon prétoire, quand j'ai donné l'ordre qu'on fouettât le fils de Dieu, j'ai capitulé devant des poings tendus et des faces coléreuses, et c'est de ce jour-là que les destins changèrent.

Rome est ruiné, ses temples sont poussières, les tombeaux même des citoyens sont démantelés et mutilés. Les Barbares sont venus qui ont vengé la victime ! Mais c'est moi qui ait été le premier vaincu d'un monde qui allait finir ! Je demande qu'on ait pitié du Procurateur de Judée.

. . . .

RIBEAUPIERRE.

Ah ! pourquoi les soldats qui tiennent encore les verges sont-ils mes lansquenets ? Voilà Yerri et voilà celui dont la mère est à Turquem, et ce troisième qui a la main sèche pour avoir frappé Ribeaupierre dans le dos.

Ils se tiennent immobiles et me fixent des yeux.





Les chroniqueurs qui dorment quelque part sous la vieille terre des aïeux, ceux dont on n'a même pas retrouvé les ossements mais dont quelques passages vivent encore dans les bibliothèques, ont rapporté que Ribeaupierre, ayant entendu les plaintes du Romain, se prit à regarder la longue route qu'il lui fallait monter, et il aperçut, dans les autres chapelles, les statues qui semblaient l'attendre. Alors il voulut fuir par un sentier de traverse, pour regagner sa demeure. Mais une volonté supérieure à la sienne lui imposa de continuer le chemin commencé. Le premier mage, en effet, lui plaçant la main sur l'épaule, le força d'avancer côte à côte avec lui, disant :

Allons. Marchez quelques pas. Il vous faut voir maintenant la deuxième Station.

IIe STATION

COLLOQUE DES INDIFFÉRENTS

UN SOLDAT.

Puisque tu es jugé, il te va falloir porter ta croix.

UN AUTRE.

Puisque tu es jugé, il te va falloir marcher jusqu'au supplice.

UN AUTRE.

Puisque tu es jugé, nous allons te conduire sous bonne garde.

UN QUATRIÈME.

Allons, menuisier, mets sur ton épaule le travail du menuisier.

LE PREMIER.

Tu sais, nous n'avons rien contre toi, nous. C'est une corvée de t'accompagner, une de plus et voilà tout... Nous aussi, on se laverait les mains, si on avait comme le Procurateur une belle vasque de marbre.

UN AUTRE.

Dis donc, il paraît que tu aidais ton père, autrefois, et qu'il était charpentier.

Tu t'y connaissais en bois. Qu'est-ce que tu penses de celui-là ? Est-il bien travaillé ? Est-il bien ajusté ? Est-il bien raboté ? Quelques scories ?... Ah ! une croix pour un condamné, point n'est besoin qu'elle soit élégante. Le tout consiste à la faire solide !...

UN AUTRE.

Allons, incline-toi un peu, qu'on te la place sur les épaules. Non ! pas comme ça... Tu ne sais pas t'y prendre...

Tiens... mets ta tête au croisement, là où elle sera quand tu pendras, accroché... bien... et puis, maintenant place tes bras sur les deux battants... C'est ça. Tu vois bien qu'on y arrive. Ce n'est qu'un mauvais moment...

Il ne faut pas nous en vouloir. Je te répète que c'est une corvée. C'est notre vie à nous d'accomplir des ordres qui ne sont pas drôles. Tout à l'heure je me suis moqué de toi et j'ai dit en te frappant : « Salut, Roi ! » Ah ! je n'y attachais pas grande importance, qu'est-ce que tu veux ?... Quand on est désœuvré !...

UN AUTRE.

Tu sais... les soldats ne sont pas riches... Tu voudras nous donner ton manteau ?... On le jouera aux dés, avec

Yerri, et comme on ne saurait quoi en faire, on le vendra aux brocanteurs. Ça nous fera quelques sous...

Tu veux bien ?... Oui ?... Allons, tant mieux. Au moins, on gardera de toi un petit avantage !

LE QUATRIÈME.

Et maintenant, en route ! A distance, vous autres !... ou gare les coups de piques ! Ma parole, ils vous crèvent les oreilles. Allons ! toi, un peu plus vite, ou nous serons encore là demain.

Le pied de la croix traîne par terre. Jamais il ne pourra la porter tout seul, jusque là-haut !...

LE PREMIER SOLDAT.

C'est tout de même triste à voir...

. . . .

Nous faisons de la vilaine besogne !

Soudain, du ton qu'il avait après le meurtre :

Oh !... l'argent de Ribeaupierre qui grille ma poche !

YERRI.

Tout mon corps brûle sous mon armure... Il me semble que je respire du soufre !

UN AUTRE.

Moi, je l'ai frappé le premier par derrière... et depuis...

RIBEAUPIERRE.

Taisez-vous !... Je vous le commande !... Taisez-vous... Je vois bien que vous êtes là plantés devant moi comme des remords qui ne finiront pas ! Mais, taisez-vous... Yerri et les autres, taisez-vous !...

LE PREMIER MAGE.

Qu'ordonnez-vous à des statues, qui ne peuvent être qu'immobiles et silencieuses, d'avoir à se taire ? La neige les recouvre presque. Le silence est profond. Seule, parfois, chante la brise d'hiver... Ribeaupierre, il vous faut voir à présent la troisième Chapelle.





IIe STATION

Le premier Soldat.

Ça y est ! Je l'avais bien dit !... Le voilà tombé ! Ah ! bon sang ! Est-il possible, aussi, de charger pareillement quelqu'un, dans l'état où il est !

Un Autre.

Qu'on le torture, soit !... Mais ça prend trop de temps. Qu'est-ce qu'ils ont dans la tête, ceux qui commandent ici...

Un Autre.

Vraiment nous n'en finirons plus !

Un Quatrième.

Il ne bouge pas... peut-être bien qu'il est mort... Eh !... Eh !... voyons, un peu de courage... regarde la colline, à peu de distance, elle est de roc noir ! Un petit effort, et tu y seras !... On dresse déjà les croix pour les deux autres !

UN CINQUIÈME.

Il ne bouge pas... Il ne peut plus se relever. C'était à prévoir. Il ne frémit même pas quand je le pousse du pied. Regarde, Yerri, il y a tout autour une vraie pluie de sang!

LE PREMIER.

Y a-t-il quelqu'un, ici, qui veuille aider à se relever cet homme de Nazareth, qui est tombé par terre?

UN AUTRE.

Ils crient tous, mais ne répondent rien!

. . . .

Quelle engeance et quelles vilaines faces! A-t-on jamais vu pareille racaille?

. . . .

Peut-être pourrait-on lui donner un coup de main?

LE PREMIER.

Jamais... nous sommes là pour l'ordre, mais nous ne sommes pas des valets. Qu'il se débrouille!

UN AUTRE.

Le centenier est déjà en avant et il va nous crier après, si nous ne le suivons pas.

UN AUTRE.

Eh! nous lui dirons qu'on a laissé le condamné souffler un peu...

LE QUATRIÈME.

Tiens! il bouge les mains pour essayer de se remettre sur pieds... Je lui donnerais bien un peu d'eau, mais ma gourde est vide et j'ai perdu mon quart.

LE CINQUIÈME.

Le voilà qui se soulève... Eh bien! Ça y est-il?... va-t-on repartir? Oh! Yerri, ces gens sont fous. Donne un coup de lance dans le tas... Mais ne le frappez donc pas, vous allez l'achever, et l'exécution n'aura pas lieu!

LE PREMIER.

Y a-t-il quelqu'un, ici, qui veuille aider à se relever cet homme de Nazareth qui est tombé par terre ?

UN AUTRE.

A quoi bon leur parler ?...

« A mort ! » Ils crient : « A mort ! » Rien à faire avec les gens !

LE PREMIER.

Quel courage... Le voilà qui pousse un soupir... Comment, tu pleures !... Simplement ?... J'en connais à ta place qui lanceraient des cris à faire courir les nuages !... Tu dis que tu pleures sur nous ?... Eh bien ! et toi, tu ne te rends donc pas compte ?... C'est à nous que tu penses ? Ah ! ça, c'est tout de même un peu fort !...

UN AUTRE.

Le voilà à genoux... On voit les os de ses jambes à nu sur les cailloux pointus.

. . . .

Le voilà debout... il essaie de marcher.

. . . .

Allons... je mets la main sur son épaule... Avance maintenant... Songe que si tu vas trop lentement le centenier nous fera des reproches et nous punira, disant que nous ne t'avons pas houspillé autant qu'il le fallait...

UN AUTRE.

Ah ! le voilà qui repart... Oui, tu ne veux pas nous attirer d'ennuis...

LE PREMIER SOLDAT.

C'est un condamné qui n'est pas ordinaire.

L'UN DES MAGES.

Ribeaupierre, si ton Sauveur ici s'est relevé, mettons-nous ici, tous les quatre, à genoux ; avançons sans crainte de nous déchirer et arrêtons-nous à la quatrième Chapelle.



IVe STATION

UN SOLDAT.

Quelle est cette femme immobile, appuyée sur deux autres, au milieu du chemin, et que vous regardez comme un suppliant ?

C'est votre mère, dites-vous ?... Elle est pâle et ne pleure point. Il faut qu'elle soit une femme très brave.

UN AUTRE.

Vraiment tout est contre lui, cet homme sans défense...

. . . .

Nous accomplissons notre métier de bourreau et il faut juste alors qu'il rencontre sa mère.

. . . .

Lui encore... ce sera fini bientôt, mais elle, toute sa vie, elle le reverra comme à présent... et elle deviendra toute vieille et toute seule, personne ne fera plus attention à elle.

UN TROISIÈME.

La mienne, qui est à Turquem, si elle m'avait vu et ma main sèche, suivant Ribeaupierre à la croix du Dabo, ma pauvre mère, elle serait morte du coup.

UN AUTRE.

Et lui, il faut qu'il l'ait rencontrée... Ah ! ce n'est pas de chance !... Mais elle... elle semble bien résignée. On dirait qu'elle s'y attendait.

UN QUATRIÈME.

Le centenier lui dit de nous laisser la route libre... Elle ne gêne pourtant pas beaucoup...

UN CINQUIÈME.

Moi, je ne suis pas fier du tout... et je vais faire celui qui ne la voit pas en passant... C'est horrible qu'ils se soient trouvés tous les deux, face à face !... J'aimerais mieux me battre contre un régiment à moi tout seul que de croiser son regard. J'aurais trop peur d'y rencontrer le reproche !...

LE PREMIER.

Ah ! Yerri, quelle triste vie que la nôtre...

YERRI.

C'est affreux d'avoir la conscience lourde et de voir souffrir une femme qui a l'air bien doux.

. . . .

Il n'est pas possible que son fils soit un coupable. Mais nous sommes sur terre de si bas personnages que nous frappons sur lui pour le faire avancer. Pauvres machines, avons-nous su ce que nous faisions ?...

LE PREMIER.

Mère des hommes, jetterez-vous un regard sur nous autres, qui n'avons fait qu'obéir à nos mauvais penchants

et à nos maîtres ? Vous êtes lumineuse comme les astres qui éclairent l'Océan et vous écrasez la tête du serpent. Demandez miséricorde pour ceux-là qui ont fait souffrir, non par leur propre volonté, tout simplement parce qu'ils étaient des hommes. Nous vous crierons merci !

* * *

(Les personnages s'effacèrent peu à peu, la Vierge seule resta visible et Ribeaupierre joignit les mains vers elle.)

RIBEAUPIERRE.

Notre-Dame des Chemins déserts, qui priez et qui pleurez, ayez pitié du voyageur.

Les étoiles sont mortes. Seul, dans le ciel froid, brille le croissant mince.

L'ombre et la nature sont pleines de silence ; les animaux nocturnes rampent dans les forêts.

Notre-Dame des Chemins déserts, il y a quelqu'un qui marche sur mes pas.

Pour me donner courage, si je parle, il parle aussi. Je m'arrête, il s'arrête. Je repars, il repart. Qui es-tu donc, compagnon du mystère ? Je n'ose regarder sur la route, derrière moi. Es-tu un écorcheur ? ou une âme en peine qui pleure son destin ?

La chouette a sifflé, le gerfaut lui répond.

On dit que la terreur est fille de la nuit.

Notre-Dame des Chemins déserts, délivrez-moi de mon triste remords.

* * *

(Peu à peu, les ténèbres s'éclaircirent et dans la cinquième Chapelle un homme se tint debout, vêtu d'un sarrau de paysan.)



Ve STATION

Je suis Cymon de Cyrène qui ne savait pas ce qu'on voulait de lui.

Je suis un homme qui revient des champs.

J'ai vu toute une foule de soldats et de magistrats, d'hommes de rien et de notables qui conduisaient en cortège un condamné vers Golgotha. Et je me suis tenu sur le bord du chemin pour le regarder passer. Alors, les soldats m'ont empoigné, et ils n'y allaient pas de main morte. Ils m'ont contraint de porter la croix, moi aussi, pour aider celui qu'on allait supplicier. Et je protestais, disant que j'étais pressé et qu'on m'attendait à la maison. Mais allez donc vous faire entendre par ces brutaux. Ils ont soulevé le bois et me l'ont placé sur l'épaule. Moi, je n'avais pas mangé depuis l'aurore, j'avais faim, j'aurais voulu être assis devant ma table. Je criais qu'on commettait à mon égard un grand abus de pouvoir. Que voulez-vous ? Je ne comprenais pas. Je suis un homme qui revient des champs.

Et j'avais de mauvaises pensées. J'en voulais au condamné qui pourtant n'était pas responsable... A chaque

minute, je faisais exprès de lâcher le bois, et alors, c'était lui qui subissait toute la charge. Patiemment, il attendait que je l'aie replacé sur son échine. Ah! je n'étais pas averti du grand honneur qui me fut donné.

Frères ! nous ne sommes jamais avertis. Nous ne savons jamais quand la grâce viendra, nous autres qui allons au hasard sur les chemins de la vie, où nous croisons des cortèges... ceux des libertins et ceux des luxurieux qui nous font signe de les suivre, dans la voie des plaisirs ; ceux des grands et ceux des riches qui marchent l'air soucieux et comme accablés par les bienfaits du monde ; ceux des indifférents qui courent et qui dansent au son de la musique ; mais moi, un jour, j'ai rencontré le Sauveur des hommes... et je n'étais pas plus méritant qu'un autre.

Que sommes-nous tous sur la terre ? De pauvres larves qui se rattachent à d'autres larves. Si le malheur nous accable, nous ne pouvons que nous cramponner au bras de notre semblable et que lui dire : « Frère, regarde combien je souffre ! » Mais il ne comprend que ce qui est de lui-même, et s'il laisse tomber sur nous un regard de miséricorde, son esprit ne ressent pas notre douleur... Nous sommes seuls... et devant l'angoisse de la mort, que peut-il faire pour nous ?... Rien, que nous regarder — toujours — comme je voulais regarder le cortège du condamné !...

Indifférents que nous sommes !

Mais qui veille sur nous ? Qui a pleuré sur nous ?

Et qui nous aime ?... Qui porte sa croix sur son dos quand nous revenons des champs. Elle pèse plus que la petite brebis à toison blanche qu'il ramène sur son épaule. La brebis est légère, mais la faute est si lourde...

RIBEAUPIERRE.

Oh ! toi... tu ressembles trop au pauvre homme que j'ai, certain jour, étrillé parce qu'il se lamentait quand je passais sur sa vigne !

Tu as l'air gourd avec ta grosse main qui tient cette faucille sur ton épaule.

Tu as de gros pieds noueux, tout chargés de terre mouillée. Et tu as l'air si triste !

Comme elle a de l'importance pour toi, la pluie...

Les autres hommes, elle les ennuie, simplement, parce qu'elle est monotone, ou parce qu'elle gâte leurs vêtements, ou encore parce qu'elle gêne leurs promenades. Mais pour toi, si elle est utile en bonne quantité, elle peut devenir par abondance désespoir et ruine.

Et les rayons solaires... comme ils sont durs quand tu pousses ta charrue dans le sillon interminable... Point de repos dans le temps des moissons, si ce n'est ce petit quart d'heure à l'abri du maigre bouquet d'arbres, perdu dans le désert du feu d'été.

Tu lui ressembles trop, Cymon de Cyrène, à cet homme malheureux dont je n'avais pas pitié.

CYMON.

Suivez le cortège avec nous tous, Monseigneur, qui paraissez déjà ne plus être du monde des vivants.

Voyez cette humble fille qui tient un linge déployé. Admirez sa bravoure, car elle n'était qu'une malheureuse et faible créature au milieu de nous qui marchions du plus vite que nous pouvions, parce que nous étions pressés d'en finir !...

(On voit sainte Véronique déployant l'effigie du Christ.)



VIe STATION

LE PREMIER SOLDAT.

Quand j'avance ma pique à la main, tout le monde se gare de moi. S'il y avait une émeute, on me chargeait de rétablir l'ordre. J'ai eu parfois quelque peine, mais très souvent aussi je remportais une facile victoire, comme ce vendredi dont il est parlé. Le tout était que mon chef fût énergique, et à Jérusalem le mien l'était. Il fallait voir s'enfuir la populace à mon approche et celui-ci courait comme un lièvre pourchassé, cet autre se glissait par une porte, ce troisième implorait quelque marchand de lui donner abri dans sa boutique.

On savait que je ne badinais pas et que souvent le prisonnier se voyait gardé par des licteurs, lesquels, après jugement rapide, dégageaient les haches des baguettes et des cordes qui les retenaient solidement. Et avec beaucoup de savoir, ils lui décollaient la tête, au nom du peuple romain. Ce n'était pas aussi facile qu'on veut bien le croire, que de se frayer une place parmi les durs hommes de la légion judéenne. Nous ne prenions en considération

ni femmes, ni enfants, nous ne connaissions que les ordres reçus, parce que la discipline, c'est la force des armées. Malheur à qui nous regardait de trop près, ou à qui voulait nous résister d'un seul geste. Eh! bien, quand nous montions avec le condamné à un certain moment, il arriva ceci :

Une fille de petite allure et qui tenait un mouchoir à la main nous a fait signe de la laisser passer. J'ai remarqué ses bras maigres et ses poignets tout minces, et voilà : Nous qui n'avions pas le cœur tendre et que des foules qui crient n'effrayaient pas, nous qui n'étions bons qu'à cogner et qu'à piquer de droite et de gauche, comme de bonnes brutes, cela nous a fait quelque chose, de voir cette pauvre malheureuse. Et franchement, au milieu des huées et des pierres qui volaient, de la voir si tranquille essuyer le visage de l'Homme, avec beaucoup de soin, sur le front, bien doucement, et sur les yeux, plusieurs fois, et puis, pour finir sur les cheveux ; cela nous a fait penser aux gens qui, par compassion pour nous, remplissent des seaux d'eau quand nous traversons les villages et alors, nous pouvons boire un peu et nous rafraîchir la figure et les mains. Ah ! elle peut se vanter de nous avoir désarmés, celle qui a osé cela... Mais nous avons craint que le centenier ne criât encore et nous avons dit du plus poliment que nous avons pu : « Bonne âme, prends garde à toi, il pourrait t'arriver des ennuis. » Mais, vous croyez qu'elle nous écoutait ! Elle continuait bien proprement et bien consciencieusement. Nous n'en revenions pas de voir comme c'est brave, une femme, quand elle s'y met ! Et à vrai dire nous restions immobiles par respect...

. . . .

Regardez-la, si calme parmi nous, qui sommes la soldatesque et qui nous débattons au milieu d'on ne sait quelle tourbe. Elle sourit et nous montre l'image de son Sauveur. Qui d'entre nous n'a pas senti la terre se dérober sous lui en voyant le miracle ?

Il est des hommes pleins de savoir et de talents qui

fixent sur la toile les visages des puissants du monde. Et les connaisseurs hochent la tête et s'extasient sur tant de science et de beauté, mais sainte Véronique nous a donné plus que tous ceux-là qui travaillèrent au cours des siècles à grande force de génie !

Ah ! l'effigie du tout-puissant César ! Elle était taillée dans le bronze qui était matière durable, matière qui résiste au temps et aux éléments. Mais qui connaît aujourd'hui ses traits ?... Quelques personnages, qui par hasard ont tenu en mains de vieilles pièces de monnaie... Et voyez la chétive créature, elle n'avait qu'un morceau d'étoffe, quelque linge rapiécé, quelque mouchoir de pauvre et elle nous a donné la Face éternelle de Celui qui est mort pour les crimes du monde, ô Ribeaupierre.

RIBEAUPIERRE.

Hélas ! le voilà de nouveau le front contre terre.





VIIe STATION

LE PREMIER SOLDAT.

Tu tombes pour la deuxième fois !

. . . .

Et pourtant, tu es aidé à présent...

. . . .

Allons !... Il nous va falloir te frapper, parce que nous n'avons guère le temps de te laisser souffler. L'heure approche, où tu dois mourir.

. . . .

Nous savons bien que le bois était lourd et que le chemin fut rude !

UN AUTRE.

Nous savons bien que l'expiation viendra pour nous !

UN AUTRE.

Mais nous savons bien que vous tournerez vers nous un regard de compassion.

LE PREMIER.

Nous vous avons frappé à la deuxième chute pour vous forcer de repartir, avec des lanières, et à coup de plat d'épée. Cependant que d'autres acquéraient la gloire en faisant leur métier de soldat !

. . . .

Et toujours, nous allons de chute en chute !

. . . .

Et quoique armés et redoutés, quoique montrés toujours avec nos faces mauvaises et nos gestes de férocité, nous nous sommes lamentés en nous-mêmes, tout comme ces femmes d'Israël qui ne savaient que gémir et pleurer.





VIII[e] STATION

Pauvre filles, méprisées, traînées dans la foule qui se hâtait comme les vagues par les marées tumultueuses, pauvres filles, nous pleurions. Que pouvions-nous faire d'autre ? Nous pleurions Celui qui nous avait délivrées du mal, Celui qui posait sa main sur la tête des enfants. Nos cris aigus montaient parmi les bruits de pas sur le roc et le souffle empoisonné des invectives. Nous cachions nos visages dans les plis de nos voiles, pour ne pas subir l'injure des soldats.

Maître du ciel et victime de la terre, nous vous avons suivi, et vous nous avez commandé de ne penser qu'à nous...

Oui, nous vous obéirons... et prierons pour nos péchés comme pour tous ceux du vaste monde, tandis qu'iront, les hommes oublieux, ici et là, toujours courants et sans même songer à ce qu'ils vous doivent. Agenouillées, nous nous frapperons le cœur de nos deux poings en vous demandant pitié pour eux et pour nous. On nous verra toujours pauvres, demander la charité, afin d'obtenir soulagement des malheureux, vos frères ; nous irons chez

celui que guette l'agonie et nous laverons ses plaies sans crainte et sans dégoût; nous quitterons, la nuit, sommeil et repos, pour chanter votre gloire.

RIBEAUPIERRE.

Hélas! le voici de nouveau le front contre la terre.





IXe STATION

LE PREMIER SOLDAT.

Tu tombes pour la troisième fois.

. . . .

Et c'est le terme de ta route !

. . . .

La fin est proche, aie du courage !

. . . .

Vois ce trou, creusé en terre, on y plantera ta croix.

LE PREMIER.

Quand nous aurons au préalable cloué tes mains et tes pieds ; quand nous t'aurons bien solidement, avec de la corde neuve et bien dure, accroché !

UN AUTRE.

Et puis, tu auras deux compagnons... Regarde... On les dresse déjà et ils t'attendent pour mourir.

LE PREMIER.

Allons, relève-toi... Tu n'en peux plus ?... Nous allons donc être obligés de te traîner, et les cailloux vont te racler le corps...

UN AUTRE.

Oui... je vais le tirer par la tête, et toi, prends-le par les épaules...

UN TROISIÈME.

C'est que j'ai peur d'être taché de son sang... Celui d'un soldat ennemi, ça ne me ferait rien ; mais le sien... ce n'est pas pareil. Il me semble que jamais je ne pourrais m'en purifier la main... que j'ai déjà immobile parce qu'un jour, j'ai commis un crime. J'ai frappé mon vieux maître !

RIBEAUPIERRE.

L'Homme ! Pardonne-moi, qui suis seul coupable !...

. . . .

Il est immobile et ne m'entend pas !

LE PREMIER.

Le mieux est de le soulever pour que nous puissions le dépouiller de ses vêtements.

CYMON.

Laissez-moi faire... je vais poser la croix... là...

LE PREMIER SOLDAT.

Mettons d'abord son manteau de côté... c'est le plus important.



Xe STATION

UN SOLDAT.

J'ose à peine enlever la tunique qui tient à son dos...

. . . .

Mais il le faut...

UN AUTRE.

Le tout est d'avoir du courage...

LE PREMIER.

C'est fait... mais son sang coule à flots.

UN AUTRE.

Et ses sandales en loques, il faut aussi les arracher... pour que les clous trouvent leur place, facilement !

UN AUTRE.

Tu apparais nu et lamentable.

. . . .

Ton corps est bien celui d'un souffrant...

LE PREMIER.

Quel prisonnier de guerre fut jamais mutilé comme lui ?

. . . .

Vous aviez pris notre enveloppe humaine... Vous aviez un cœur qui battait comme le nôtre... des poumons qui respiraient... des jambes pour vous porter, mais elles vous ont trahi sur le chemin de votre mort. Vous étiez bien pareil à nous tous... sensible à la douleur. Mais nul reproche ne se voyait dans vos yeux d'où coulaient des larmes de sang.

. . . .

L'heure va sonner. Obéissons aux lois, couchons-le sur la croix.





XI[e] STATION

LE PREMIER SOLDAT.

Le marteau...

UN AUTRE.

Les clous...

UN AUTRE.

Commençons...

LE QUATRIÈME.

Le ciel s'obscurcit : l'orage grondera tout à l'heure.

UN AUTRE.

Oui... hâtons la besogne avant l'ombre complète.

. . . .

L'éclat du tonnerre est moins fort que les cris de la foule.

. . . .

Regardez les sénateurs et le peuple de Judée, les scribes et les cuistres qui ricanent, et si je faisais un geste, tout cela s'enfuirait comme du gibier peureux...

LE PREMIER.

Oui, dépêchons... assez parlé !

UN AUTRE.

J'ai un maillet de bronze.

LE PREMIER.

Frappe d'abord, toi !

L'AUTRE.

Non, toi d'abord !

LE PREMIER.

Quels cœurs de femmes ! Il faudra bien pourtant s'y mettre.

UN AUTRE.

Ah ! J'aurais préféré frapper du fer rouge.

UN TROISIÈME.

Hélas ! c'était écrit ! Il nous a fallu enfoncer les clous dans votre chair !

. . . .

Et nous avons chanté, pour nous donner, comme on dit, du cœur au ventre !

UN QUATRIÈME.

Une chanson de marche apprise sur les routes poudreuses !

LE PREMIER.

Quel constructeur de charpentes, quel bâtisseur d'églises a jamais si bien que nous poussé des clous dans le bois ?

UN AUTRE.

Et quel bourreau a jamais si bien fait son métier ?

RIBEAUPIERRE.

Oh ! ta main tachée de rouge... elle était sèche et la voilà qui retrouve la vie...

UN VALET.

N'ayons cure des vociférations... et dressons la croix comme il a été écrit, entre celles des deux voleurs.





XII[e] STATION

LE CENTENIER

Faites écarter la foule et asseyez-vous sur vos boucliers en attendant qu'il meure.

Laissez approcher sa mère et ses amis... La loi ne l'interdit pas.

LE PREMIER SOLDAT.

On va pouvoir se reposer enfin !...

Ça n'est pas trop tôt.

YERRI.

Il y a une fontaine près d'ici... J'y ai puisé de l'eau dont j'ai rempli un bassin. Avec du fiel, cela pourra nous rafraîchir. L'orage m'a séché la gorge. Voilà mon cornet et mes dés... Nous allons jouer ses vêtements...

LE PREMIER.

Oui, commençons, tout en buvant.

YERRI.

Peut-être pourrait-on donner un peu à boire au condamné ?

LE PREMIER.

Oh ! moi, je ne me dérange pas... j'ai les jambes trop molles...

Double-six ! A moi la tunique !

UN AUTRE.

Halte-là, beau camarade ! Tu n'as pas mêlé les dés. Recommence !

YERRI.

Il suffirait de prendre une lance et de fixer au bout un chiffon quelconque, imbibé. Un bon mouvement, que diable, vous avez tout le temps de jouer ! La faction n'est pas finie.

LE PREMIER.

Vas-y, toi, si le cœur t'en dit. A chacun son plaisir. Encore double-six ! Est-ce joué, ça ? A moi, la tunique !

UN VALET.

Restent maintenant toutes les autres babioles qu'on va se partager à l'amiable !

UN AUTRE SOLDAT.

Autrement dit à coups de poings !

YERRI.

On lit sur un écriteau cloué juste au-dessus de la tête, *c'est Jésus, le Roi des Juifs*. Pour un roi, tu es plutôt en posture de larron... Mais c'est égal, ce n'est pas une raison pour te crier, tous, les injures qu'ils te crient. Ils te disent

de te sauver toi-même!... Je voudrais bien les voir à ta place, eux qui sont si malins!... Tiens, frotte tes lèvres à ce chiffon mouillé... Ça n'est pas riche, mais que veux-tu? On fait ce qu'on peut. On vaut mieux que toute cette tourbe!... Merci?... Non, je t'assure qu'il n'y a pas de quoi. L'effort n'est pas grand et c'est donné de bon cœur..

. . . .

VOIX.

Toi qui sauve le monde, descends donc!
Toi qui sauve le monde, sauve-toi toi-même.

. . . .

LE LARRON DE DROITE.

Fils de David, ayez pitié de moi!

VOIX.

Si tu es le roi des Juifs, délivre-toi!
Si tu es le roi des Juifs, descends parmi nous!

. . . .

LE LARRON DE DROITE.

Fils de David, souvenez-vous de moi, quand vous serez arrivé dans votre royaume.

RIBEAUPIERRE.

Olympius!... Olympius!... Que fais-tu là, crucifié, larron de droite!

Tu appelles au secours, comme les aveugles de Jéricho!

Olympius!... Il t'a répondu que tu serais aujourd'hui même dans le paradis... Hélas!

Seigneur, ayez aussi pitié de Ribeaupierre le Jeune, quand vous serez arrivé dans votre royaume!

VOIX.

Il appelle Elie... Nous verrons bien si le prophète viendra ici...

. . . .

Quel est ce cri, dans Jérusalem ? C'est le voile du temple qui se déchire !

. . . .

Quelles sont ces clameurs dans la nuit tombée ? Ce sont les morts qui courent les rues !

. . . .

Fils de David, ayez pitié de nous, qui avez dit : « Pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ! »





XIII[e] STATION

Le Centenier.

Or, je me promenais bien tranquillement de long en large, par une vieille habitude de service. Ce n'était pas la première exécution que je voyais, mais au fond j'étais très remué, parce qu'il y avait la Mère du Supplicié et Marie-Cléophas et Marie-Magdeleine, qui se tenaient au pied de la croix. J'ai fait venir le soldat qui avait eu compassion en donnant l'eau et le fiel et je lui ai dit : « Prends ta lance... aiguise la pointe sur une pierre... Bien... Applique-la contre la poitrine... Un peu plus bas... Oui... Va, c'est la bonne place. Il faut en finir avec ses souffrances. » Ce qui fut fait.

Et il vint un homme riche qui avait obtenu du Procurateur la permission de faire détacher le condamné et de le coucher dans son propre tombeau.

Et la mère s'est assise contre une pierre et on lui a étendu le corps de son fils sur les genoux.

Madame,

J'étais un paysan de la Campanie.

Mon père avait beaucoup d'enfants et comme son bien ne lui donnait pas la suffisance pour nous élever tous, je me suis engagé très jeune dans les légions de César. Je n'ai guère de délicatesse... Où l'aurais-je apprise ? Je ne suis pas de ces hommes pour qui la vie est facile... J'ai marché pendant combien d'années derrière les licteurs et leurs enseignes ?... Et avant d'obtenir un humble grade, j'ai traversé les mers, j'ai foulé le sable brûlant des déserts africains et la glace des pays germaniques. J'ai avancé rang par rang, faisant mon métier avec conscience, tout pareil à ce camarade qui demanda à votre Fils qu'Il sauvât son serviteur malade. C'est une histoire qui a fait beaucoup de bruit parmi nous. Et il lui avait dit : *Homme soumis à d'autres, j'ai néanmoins des soldats sous moi. Je dis à l'un, allez là, et il y va. Et à l'autre, venez ici, et il y vient.*

J'ai été dur, tout à l'heure, quand je vous ai dit de laisser la place nette : « Cœur de pierre ! » me criaient les femmes. Et je mordais ma lèvre, parce que cela n'était pas juste, parce que si je commande, c'est que j'obéis. Est-ce que je peux discuter, moi ? Que seraient donc mes paroles à côté de celles des beaux esprits ? Quand tout est net, et quand tout est tranquille, que l'Etat est fort, et que toutes choses sont en place, c'est que j'ai usé ma vie au service de la nation, c'est que je ne pense jamais au bien-être possible, c'est que j'ai toutes les résignations et que j'ai accepté d'avance tous les sacrifices.

RIBEAUPIERRE.

Je t'ai rencontré déjà sous la Tour des Bouchers, toi qui n'as rien sur terre et qui ne te plaignais pas !...

LE CENTENIER.

Madame,

Je vous demande pardon de ce que j'ai trop bien obéi à cette chose pour moi mystérieuse et forte, qu'on appelle *la loi*.

J'ai eu tant de peine à parvenir à mon grade, que j'y tiens comme à mes yeux.

Et j'étais obligé de tourner la face, quand je marchais en tête du cortège, pour n'avoir point à vous voir, tout comme faisaient les pauvres diables que je commandais. Et maintenant vous êtes là, immobile, les yeux fixes et les bras étendus. Les saintes et les saints pleurent autour de vous, et le mort est glacé. Tous les hommes ont fui le lieu du supplice pour s'enfermer dans leurs demeures, et il ne reste devant vous que le pauvre soldat qui n'était qu'un instrument...

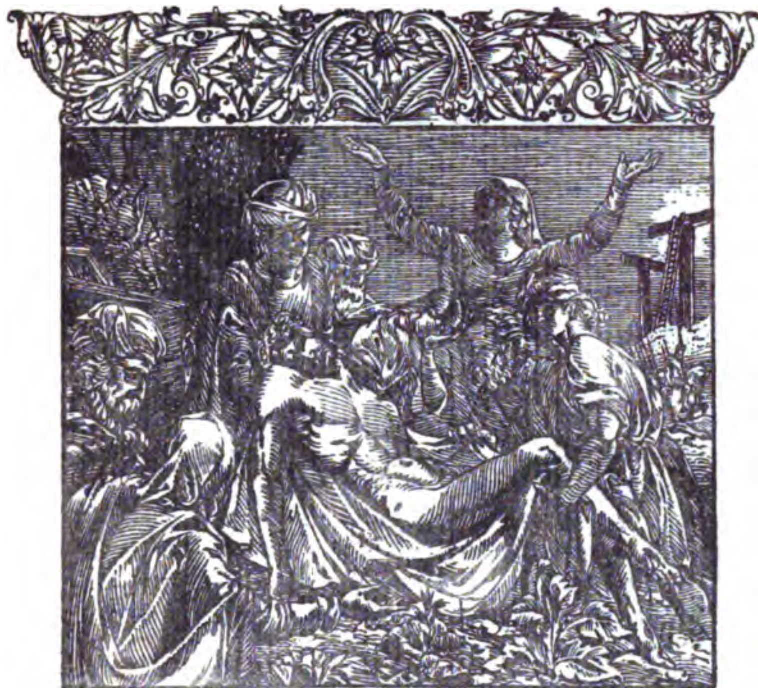
Ah ! la marche à l'ennemi, coude à coude ! Le bruit des pas qui labourent la terre ! Le choc du fer et le souffle des combattants !... Toute la grandeur des victoires et toutes les misères de la défaite, qu'est-ce que tout cela comparé à votre grandeur à vous, et à votre misère ?...

RIBEAUPIERRE.

Va ! ta part ne sera pas oubliée, parce que c'est toi qui le premier sut lui rendre justice à Celui-là qui nous a sauvés, quand il pendait sur la croix : *Et le centenier voyant ce qui était arrivé, donna gloire à Dieu et dit : « Cet homme était un juste. »*

LE PREMIER MAGE.

Ribeaupierre, voici le terme de la route, où le Fils de l'homme reposera dans la terre.



XIVe STATION

RIBEAUPIERRE.

C'est ici le tombeau de Joseph d'Arimathie. On croirait la crypte des Ribeaupierre, avec les inscriptions de tous ceux qui dorment depuis longtemps déjà.

LE DEUXIÈME MAGE.

C'est ici qu'on enveloppe du linceul celui qui se réveillera dans la lumière.

LE TROISIÈME MAGE.

C'est ici que l'on voit, dans l'obscurité, quelques têtes penchées sur la dépouille de leur Maître, quelques mains tremblantes qui la posent sur le sol humide.

Et tout est consommé.

LE PREMIER MAGE.

Ribeaupierre, tu as maintenant vécu les grandes heures de ta vie ! Regarde tous ceux que tu as vus quand ils avançaient en procession parmi l'éclat des trompettes ; la milice et les habitants en costumes de fêtes et tenant des flambeaux ; les pénitents et les mendiants, les ménétriers et les montreurs de bêtes, et les prêtres et les évêques avec leur crosse et leur mitre d'or. Tous venaient rendre hommage à la Sagesse du vieux Ribeaupierre, et c'est devant Joseph d'Arimathie qu'ils s'agenouillent et qu'ils se prosternent ; devant l'homme qui a donné la dernière demeure, l'homme qui a donné la place étroite où finissent les maux de la terre.

RIBEAUPIERRE.

O visage immobile... manteau sur lequel brille un lion rouge... sceptre du commandement... Vous n'étiez plus que des souvenirs, et je vous retrouve enfin.

O croix qui brillait dans la forêt, aveugle de la charité; tourier qu'on enterrait par un soir glacial, tourier de l'espérance; mages apparus sous la porte de la ville, mages de la Foi; c'est donc ici que vous m'avez ramené.

. . . .

Pourquoi, Joseph d'Arimathie, vous couchez-vous sur les dalles ?

Pourquoi recouvrez-vous votre visage de vos mains, comme quelqu'un qui pleurerait son malheur ?

. . . .

Père... Père... réveillez-vous, c'est Ribeaupierre qui vous parle, Ribeaupierre votre fils.

Ecoutez-moi ! Grand Maître ; écoutez-moi...

Prieur, agenouillé là contre, dites pour le fils ce que vous disiez pour le père, quand les soldats l'ont tué... Moi aussi, je m'étends sur les dalles ; je sens mon cœur qui s'arrête.

J'ai perdu au hasard des chemins mes lamentables compagnons... Vous tous, prenez pitié d'eux, si vous les rencontrez. Ne les repoussez pas, puisqu'on ne m'a pas repoussé... Mettez la main sur leur épaule et dites-leur : « Appuyez-vous sur moi, pauvre frère ! »

. . . .

Regardez toute cette puissance qui se dissout. Je ne puis même plus soulever ni baisser les paupières ; et si je portais ma vue sur l'un de vous, quelle crainte il ressentait. Mais pauvreté que tout cela !

Regardez-le, celui-là qui avait souhaité si âprement les biens du monde... il est aussi froid que celui dont il convoitait la grandeur. Et il n'est plus lui-même qu'une dépouille mortelle, que vous allez enterrer sur l'heure. Mais point à côté du père. Vous me jetterez dans un trou au milieu de la route de Sainte-Marie, où nous allions aux Pâques de ma jeunesse. Les cloches sonnaient alors et tout petit sur mon grand cheval, de l'aurore à l'heure de nones, nous passions... et tous admiraient leur seigneur de l'avenir !...

Vous m'enfouirez là, pour que chacun me foule aux pieds, comme il est dit de ce roi désabusé, qui voulut que les hommes marchassent sur ses os, comme ils avaient, de son vivant, marché sur son cœur.

LE PRIEUR.

Ego, te absolvo...

(Alors il y eut un roulement sourd. C'était la tour de Haut-Ribeaupierre qui tombait en ruines. Les assistants, muets, levèrent les yeux et virent le père et le fils couchés côte à côte. Et Ribeaupierre dit d'une voix déjà lointaine :)

Homme des heures, fais ton métier.

Crieur du temps, va dire que c'en est fini de la puissance qui régnait ici, la puissance des maîtres des forêts et des montagnes, des vallées comme de la plaine...

Une voix se mit à chanter et on l'entendit qui s'éloignait.

Douze apôtres eut Jésus-Christ ;
Douze coups sonnent minuit ;

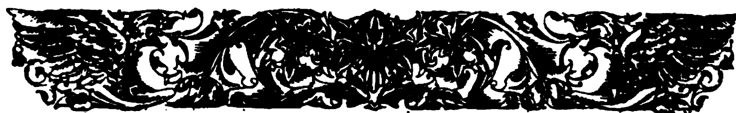
Gens qui dormez, réveillez-vous ;
Les seigneurs de Ribeaupierre sont morts.

. . . .

Et le dernier bas-relief, à droite, représentait un veilleur de nuit, tenant dans une main sa hallebarde et dans l'autre un flambeau. A ses pieds, on lisait cette inscription, en lettres capitales.

LES SEIGNEURS DE RIBEAUPIERRE
SONT MORTS

Scharrachbergheim. Mars 1914.



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 NOVEMBRE 1918
PAR L'IMPRIMERIE
DE VAUGIRARD
A PARIS



